Illinois U Library

NUMÉRO 154

*France*
# ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

## LE BESTIAIRE INATTENDU

par CLAUDE AVELINE

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

# LE BESTIAIRE INATTENDU

de CLAUDE AVELINE

*à Louis MARTIN-CHAUFFIER*

Illustrations par
ANDRÉ HUBERT

**Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1954 by Claude AVELINE.**

Supplément au N° 411 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

★

UNE version radiophonique des quatre contes composant « Le Bestiaire Inattendu » de Claude AVELINE, a été créée à la Radiodiffusion française le dimanche 19 octobre 1952 et les dimanches suivants dans une mise en ondes de Jean-Michel PONTRAMIER et avec la collaboration (pour les rôles principaux) de : Bernard BLIER; Julien CARETTE; Louise CONTE, de la Comédie-Française; Maurice ESCANDE, de la Comédie-Française; Odette JOYEUX; Jean MARCHAT, de la Comédie-Française; Jane MARKEN; Jean MARTINELLI; Jacques MOREL; Gaby MORLAY; Lucien NAT; Elisabeth NIZAN; Denise NOEL, de la Comédie-Française; Jean PAREDES; PASQUALI; Marguerite PIERRY; Alexandre RIGNAULT.

# LA BALEINE DE JONAS

Le Visiteur. — Bonnes gens de la Terre, je vous parle du Ciel. Et très exactement de ce coin du Ciel où se tient, ignoré de tous, le Paradis des Bêtes illustres. Je ne m'attarderai pas sur les moyens qui m'ont permis de me rendre de la Terre jusqu'au Ciel. La route en est connue, depuis qu'il y a des hommes et qu'ils meurent. Un peu plus compliquée toutefois quand on n'est pas mort soi-même ; mais j'avais sur ce point de fameux devanciers. Mon problème personnel s'est posé à la fin du parcours. Je devais bifurquer dans une direction où nul homme ne s'était engagé jusqu'à moi. Pour citer Dante lorsqu'il approcha du Paradis des Humains : « Les eaux où nous allions entrer ne furent jamais parcourues ». M'y voici néanmoins. Il me faudrait maintenant pouvoir décrire ce Paradis animal. Hélas ! Je ne suis pas poète. Je dirai donc simplement qu'il évoque en tous points l'image que nous nous faisons du Paradis Terrestre, sans l'Homme et la Femme, cela va de soi. Oui, je me trouve au cœur d'un Zoo parfait, dans une transparente et chaude lumière d'été, mais sans brûlure, entouré d'une végétation où se mêlent toutes les essences et toutes les fleurs qui sur la terre s'ignorent ou se détruisent. De l'entrée, que surveillent par une vieille habitude les Oies du Capitole, la Colombe de l'Arche m'a conduit sur une sorte de promontoire pour me permettre une vue d'ensemble. Quel spectacle ! A ma droite, une mer intérieure où flotte paresseusement la Baleine de Jonas, d'une taille qui ne laisse plus aucun doute sur l'historicité de sa légende. A ma gauche, comme devant moi, derrière moi, se promenant ou sautillant sur des chemins d'un sable doré, étendus à l'ombre de feuillages ou perchés sur eux, chacun selon sa nature, je distingue au hasard le Bœuf Apis, la Louve romaine, le Lion d'Androclès et celui de saint Jérôme, le Perroquet de Robinson, les Moutons de Panurge, l'Ane de la Crèche et les Chameaux des Rois, le Serpent de l'Eden et l'Aspic de Cléopâtre, la Biche aux pieds d'airain, le Cheval blanc d'Henri IV, l'Ours de Berne, le Coq gaulois et la Poule aux œufs d'or — elle vient d'en pondre un sous mes yeux ! — le Cerf de saint Julien et le Cochon de saint Antoine, le Chien de Jean de Nivelle et celui de Montargis, les Eléphants d'Hannibal, le Veau Gras, le Bouc Emissaire, l'Oiseau de Malheur... J'en pourrais citer par centaines. Tels sont les hôtes auprès desquels j'ai résolu de mener une enquête sur les deux questions suivantes : « Etes-vous satisfaits de votre légende ? Sinon, quelles corrections voulez-vous y apporter ? » Encore un mot. Les lois qui commandent aux retraites éternelles, qu'elles soient d'hommes ou d'animaux, sont infiniment plus souples que les nôtres. Chaque être y peut adopter sans effort l'idiome de son interlocuteur. Voilà qui rassurera les terriens ignorants du langage des bêtes, et il y en a. Je signalerai aussi que nous sommes en un lieu où l'espace et le temps se soumettent à la volonté de chacun, de même que la puissance d'évocation y est sans bornes. J'ai fini, ou plutôt je commence.

L'ordre chronologique m'inciterait à m'a-

dresser d'abord au Serpent du Paradis Terrestre. Mais il est loin de moi et j'ai beaucoup plus près, d'autant plus qu'il s'approche de mon promontoire, le premier personnage par son volume de toute cette illustre assemblée, la Baleine de Jonas. La Colombe de l'Arche est allée lui dire un mot à l'oreille... Elle lève les yeux... Je regrette d'être seul à pouvoir admirer ce regard d'une limpidité et d'une douceur extraordinaires. Elle amorce un virage élégant qui va la mener exactement au pied du promontoire. Quelle énorme chose ! Elle décourage la description.

LA BALEINE, *timide.* — Est-il vrai que vous êtes parmi nous pour éclaircir les mystères, redresser les torts et réparer l'injustice ?

LE VISITEUR. — Oui, madame, en quelque sorte.

LA BALEINE. — Loué soit l'Eternel ! Vous plairait-il de descendre jusqu'à moi, pour que nous puissions parler de façon plus intime ? Et puis, il y a si longtemps qu'on ne m'a pas visitée !

LE VISITEUR. — Qu'on n'a pas quoi, madame ?

LA BALEINE. — Qu'on n'a pas visité l'habitation du prophète ! Vous ignoriez qu'on m'a visitée au port de Ninive ?

LE VISITEUR. — Excusez-moi. Mais, puisque vous m'en avez prié, je descends.

LA BALEINE. — Non, arrêtez-vous ! Réflexion faite, j'aime mieux vous regarder d'abord. Sauf la barbe, l'habit étrange dont vous êtes revêtu, et, naturellement, la majesté, vous ressemblez tout à fait à Jonas ! Savez-vous que vous êtes le premier homme que je vois depuis que je suis immortelle ?

LE VISITEUR. — Madame...

LA BALEINE, *désolée.* — Ah, monsieur, on trahit tellement notre histoire ! Vous connaissez comme tout le monde *Le Livre de Jonas*, dans l'*Ancien Testament* ?

LE VISITEUR. — ...Comme tout le monde, oui... C'est-à-dire assez mal...

LA BALEINE. — Oh ! Et il n'a que trois pages !

LE VISITEUR. — Mais nous connaissons très bien l'épisode de la Bal... votre épisode !

LA BALEINE, *tristement.* — Cela m'étonnerait, monsieur, cela m'étonnerait. Il n'a que trois lignes absolument insuffisantes. *(Elle soupire.)* Jonas ne m'a pas gâtée, et pourtant... Mais il n'en a jamais fait qu'à sa tête, ce n'était pas un prophète commode à vivre. Voulez-vous que je commence par le commencement ?

LE VISITEUR. — J'allais vous en prier.

LA BALEINE. — Quand Jonas, fils d'Amathi, entendit soudain dans son village la voix de l'Eternel qui lui disait...

*Un coup de tonnerre.*

L'ÉTERNEL, *d'une voix retentissante.* — Lève-toi, Jonas, va jusqu'à la grande ville de Ninive et prêche contre elle, car sa malice est montée jusqu'à moi !

JONAS, *méfiant.* — Aller prêcher contre Ninive, Seigneur ?

L'ÉTERNEL. — Fais ce que je te dis !

*Un autre coup de tonnerre.*

JONAS, *maugréant.* — Prêcher contre Ninive, lui montrer sa désobéissance à l'Eternel, son indignité, sa mauvaise conduite, quand ces milliers et ces milliers de mécréants méritent simplement que le feu du Ciel les consume ? Il ne faudrait quand même pas qu'l'Eternel se mette à convertir et à épargne tous les méchants ! Où serait l'exemple ? J me mettrai en route, mais je n'irai pas Ninive. *(Il s'éloigne.)* Je n'irai *pas* à Ninive Je n'irai *pas* à Ninive...

*Sa voix se perd.*
*Les bruits d'un port.*

LE CHEF DE L'ÉQUIPAGE, *à ses marins.* — Alors, elle est réparée, cette voile ? Les marchandises sont embarquées ? Nous devon prendre la mer au plus vite si nous voulon arriver à Tharsis en temps voulu !

JONAS, *au loin.* — Ohé, du bateau ?

LE CHEF DE L'ÉQUIPAGE. — Ohé !

JONAS. — Vous vous préparez à partir ?

LE CHEF DE L'ÉQUIPAGE. — Comme tu vois

JONAS. — Où allez-vous ?

LE CHEF DE L'ÉQUIPAGE. — A Tharsis.

JONAS. — Est-ce dans la direction d Ninive ?

*L'équipage éclate de rire.*

UN MARIN. — Ce n'est pas la connaissanc de la terre qui t'a blanchi la barbe, étranger

JONAS. — Je me moque de tes insolences homme dépourvu de foi ! Tharsis ne me rap prochera donc pas de Ninive ?

LE MARIN. — Au contraire !

JONAS. — Alors, j'embarque.

LE CHEF DE L'ÉQUIPAGE. — Si tu as de quo payer ton passage.

JONAS. — J'ai. Mais qui es-tu, toi aussi, pou me parler sur ce ton ?

LE CHEF DE L'ÉQUIPAGE. — Le maître du bor après Dieu.

JONAS, *pour lui-même.* — Après Dieu... Oui évidemment... La formule est surprenant dans la bouche d'un païen. Enfin, n'importe Nous avons dit Tharsis, va pour Tharsis J'arrive !

*Le bateau sur une mer démontée. Le marins crient à tue-tête dans l'ouragan*

UN MARIN. — Une autre caisse ! Une autr caisse ! Il faut tout jeter à la mer !

LE CHEF DE L'ÉQUIPAGE. — Non. pas tout Ce serait ma ruine !

UN AUTRE MARIN. — Aimes-tu mieux perdr le bateau entier ?

LE PREMIER MARIN. — Et si ce n'était qu le bateau, mais nous allons mourir, tou mourir !

LE CHEF DE L'ÉQUIPAGE. — Que nos dieu puissants nous protègent !

*La tempête augmente.*

LE PREMIER MARIN. — Une autre caisse vite !

LE DEUXIÈME. — Il n'y en a plus ! Toute les marchandises sont à l'eau !

LE CHEF DE L'ÉQUIPAGE. — Encore une ram de brisée et les vagues nous inondent Aggripez-vous ! Que chacun demande à so Dieu de revoir la terre et les siens !

LE PREMIER MARIN. — Où est l'étranger ? faut qu'il prie, lui aussi !

LE DEUXIÈME. — Il est descendu dans l fond du bateau depuis le départ.

LE CHEF DE L'ÉQUIPAGE. — Je vais l chercher ! *(Un coup de vent terrible. Le ch de l'équipage se précipite dans la cale. Le bruits de la tempête y sont à peine assourdi Le bateau craque.)* Comment ! Il dort ? R veille-toi, insensé !

JONAS, *encore dans le sommeil.* — Je n'irai pas à Ninive... Quoi ? Qu'y a-t-il ?

LE CHEF DE L'ÉQUIPAGE. — Tu peux dormir dans cette tempête de fin du monde ? Lève-toi, invoque ton dieu, vite ! Alors le ciel pensera peut-être à nous et nous ne périrons pas !

JONAS, *furieux.* — Mon Dieu, c'est le Dieu de tous, mécréant ! Celui qui a fait le ciel et la terre et le moindre d'entre vous !... Mais il ne servirait de rien que je le prie, parce que j'ai désobéi à son commandement. Il m'avait ordonné d'aller à Ninive et...

*Les deux marins se précipitent à leur tour.*

LE PREMIER MARIN, *haletant.* — Chef, jetons les sorts pour savoir de qui nous vient le mal !

LE DEUXIÈME MARIN, *aussi vite.* — Tu as les dés ?

LE CHEF DE L'ÉQUIPAGE. — Oui... Trois.

LE PREMIER MARIN. — A moi !... Cinq.

LE DEUXIÈME. — A moi !... Deux.

LE CHEF DE L'ÉQUIPAGE. — A toi, étranger,

JONAS. — Donne... Douze.

LES MARINS, *épouvantés.* — C'est lui.

LE CHEF DE L'ÉQUIPAGE, *avec violence.* — Naturellement, c'est lui ! Qui donc es-tu, maudit ?

JONAS, *sec.* — Je suis le prophète Jonas en personne.

LE CHEF DE L'ÉQUIPAGE. — Et tu as osé désobéir à ton dieu, qui doit être, en effet, le vrai Dieu, s'il a été capable de déchaîner une telle tempête à cause de ta désobéissance ! Que te ferons-nous pour que la mer s'apaise ?

*Le bateau craque.*

LE PREMIER MARIN, *menaçant.* — Réponds vite !

JONAS, *grognon.* — Jetez-moi à la mer, et elle s'apaisera pour vous. Car je suis en effet la cause de cette grande fâcherie.

LE CHEF DE L'ÉQUIPAGE. — Eh bien, pour du sang-froid !... Jeter un homme à la mer n'est pas dans nos habitudes !

*Le bateau craque plus fort.*

LE PREMIER MARIN. — Mais s'il dit vrai ? Nous ne pouvons pas périr pour un coupable !

LE CHEF DE L'ÉQUIPAGE. — Nous ne pouvons pas sacrifier un innocent.

JONAS, *vexé.* — Puisque je t'affirme que je ne le suis pas ! Tu doutes de la parole d'un prophète ? En voilà des manières !

LE DEUXIÈME MARIN. — Il a raison, chef. Montons vite !

*Tous remontent dans le vacarme de la tempête.*

LE PREMIER MARIN, *hurlant.* — Prends-le par les pieds, je le prends par la tête ! Un !... Deux !... Et... Trois !

*Un « plouf » retentissant. La tempête se calme aussitôt.*

TOUT L'ÉQUIPAGE, *pendant que le bateau s'éloigne.* — Gloire à Dieu ! Gloire à Dieu ! Gloire à Dieu !

LA BALEINE. — Jonas était en train de couler à pic. Et hop ! *(Ravie :)* Je l'ai happé... Il y a longtemps que je suivais le bateau sans trop savoir pourquoi, car, même en ce temps-là où nous n'étions pas comme les pauvres petites baleines dégénérées d'aujourd'hui, nous ne nous intéressions nullement aux humains, nous n'avons jamais mangé que du poisson. Mais un étrange pressentiment m'assurait que j'allais vivre une aventure extraordinaire ; j'en éprouvais de délicieux chatouillis à l'épigastre. Quand j'eus happé Jonas, je compris que je devais me destiner toute entière à ce saint homme...

JONAS, *d'une voix furieuse que prolonge l'écho.* — Hé ?... Hé ?... Qu'est-ce que c'est que cette baraque ? Il y fait une nuit noire et l'on ne tient pas debout. Serais-je tombé en enfer ? C'est bien humide pour l'empire des flammes ! Il se passera des heures avant que je ne sois sec ! Hé ? Où suis-je ?

LA BALEINE, *doucement.* — Dans le ventre d'une baleine, ô Prophète !

JONAS. — Qu'est-ce que c'est que ça, une baleine ?

LA BALEINE. — Un gros poisson qui suivait ton sillage pour te sauver la vie.

JONAS, *dans un élan.* — Ah, merci, Seigneur ! Merci, mon Dieu, tu ne m'as pas abandonné ! J'élèverai vers toi, d'ici peu, un cantique de gratitude ! *(Furieux :)* Il n'y a pas moyen de se relever, là-dedans, quand on est à genoux. Serais-tu cylindrique, par hasard, ô Baleine ? Je n'ai jamais connu un sol comme le tien !

LA BALEINE, *confuse.* — Je le suis. Mais si tu le veux, à la première occasion, j'avalerai du sable et des petits cailloux pour te faire un plancher plus stable.

JONAS. — Que cette occasion se présente vite ! N'y aurait-il pas moyen d'y voir un peu plus clair aussi ?

LA BALEINE, *la bouche ouverte.* — Quand je hiens la houche ouherte, c'est mieux ?

JONAS, *bourru.* — Ce n'est pas brillant, mais c'est mieux. Dis-moi, tu dois être considérable si j'en juge par cette prison !

LA BALEINE, *la bouche ouverte et tristement.* — Hourquoi harles-tu de Rrison, ô Rrophète ! Harle de refuge !

JONAS. — Parle moins du nez, tu m'irrites : je préfère n'y pas voir. Comment sais-tu que je suis prophète ?

LA BALEINE, *de sa voix normale.* — Par un miracle, sans doute. Cela m'est venu tout naturellement à l'esprit.

JONAS, *ricanant.* — Tu as un esprit, toi, un poisson ?

LA BALEINE. — L'Eternel a créé les hôtes de la mer comme ceux de la terre.

JONAS, *toujours bourru.* — Tu dis vrai. Alors, ils arrivent, ce sable et ces cailloux ? Je titube comme un homme ivre, c'est insupportable !

LA BALEINE. — Attends, colle-toi bien à ma paroi. Je vais plonger !

*Elle fend la mer dans un grand bruit.*

JONAS, *furieux.* — Eh, tu m'envoies aussi un paquet d'eau, prends garde !

LA BALEINE. — Excuse-moi ; je le rejette. Une gorgée aura suffi pour ton plancher. Attention, je remonte !

JONAS. — Il faut avoir le cœur bien accroché pour souffrir un tel mode de transport. Ouvre la bouche, que j'y voie un peu pour mon travail de maçon !

LA BALEINE. — ...Et Jonas fit son plancher. Quand il l'eut fait, il se plaignit de ne pouvoir s'asseoir. J'avalai un petit banc, une table, de

quoi écrire, qu'un naufrage opportun avait laissé flotter dans ces parages. J'y ajoutai quelques jolies algues pour rendre mon intérieur plus riant. Mais je dus constater que le Prophète n'était pas artiste.

JONAS. — Qu'est-ce que tu viens de m'envoyer là ? C'est immangeable !

LA BALEINE. — Oh, pardonne-moi, Prophète ! J'aurais dû penser plus tôt que tu as faim ! *(Elle avale une énorme gorgée.)* Voilà un banc de sardines.

JONAS. — Crues ?

LA BALEINE. — Que veux-tu dire ?

JONAS. — Je sais qu'il y a des habitants des côtes et des pêcheurs qui mangent le poisson cru. Ce sont des barbares que je méprise ! Avale-moi du petit bois et deux pierres, que je puisse faire du feu !

LA BALEINE. — Du feu ?

JONAS. — Le Seigneur t'a-t-il envoyé à moi pour discuter ou pour m'obéir ?

LA BALEINE. — Pardon, Prophète.

*Elle plonge et remonte coup sur coup.*

JONAS. — Je ne me ferai jamais à ces plongées. Ah, voilà les pierres... *(Il les frotte l'une contre l'autre.)* On ne croirait vraiment pas qu'on est dans un temps de miracles... *(Cri de triomphe.)* Si, une étincelle !... Mais il est mouillé, ton bois ? *(Il ricane.)* Evidemment !... Je recommence... Il prendra quand même... *(Il souffle de toutes ses forces.)* Ça prend. *(Il tousse.)* Et ça fume. *(Il retousse.)* Dieu, que ça fume ! *(La baleine tousse elle aussi.)* Héé, tu n'es pas folle ? Tout le bois est répandu, il va s'éteindre !

*La Baleine hoquette en se contenant.*

UNE VOIX, *très loin.* — Regardez là-bas cette baleine qui fume !

JONAS, *tonitruant.* — Eh bien quoi ? Cela vous gêne ?

LA VOIX, *terrifiée.* — Et elle parle ! Virez de bord, fuyons ! Elle est ensorcelée !

JONAS, *toujours tonitruant.* — Ensorcelés vous-mêmes, païens, blasphémateurs, impies, mécréants !

DES VOIX, *à peine perceptibles.* — Oh, Dieu des Dieux !

JONAS, *soudain calme.* — Tiens, c'est une idée. En attendant que le bois sèche, je vais composer mon cantique.

LA BALEINE. — Pendant trois jours et trois nuits, j'eus le bonheur de contenir le prophète. Il pria, mangea et dormit sur les algues qui servirent au moins à cela. Il se plaignit encore beaucoup : de l'humidité, de l'odeur du sel, de ses étouffements et de l'obscurité quand je fermais la bouche, de l'air trop vif quand je l'ouvrais. Il acheva son cantique vers la fin de la troisième nuit, il fit trembler mes côtes en le chantant à tue-tête. C'était une œuvre magnifique, et assez rouée en même temps, car il anticipait l'avenir, il remerciait déjà l'Eternel de l'avoir délivré de moi ! L'Éternel s'y est laissé prendre. J'eus la grâce ineffable de l'entendre s'adresser à son humble servante.

*Un coup de tonnerre.*

L'ÉTERNEL, *de sa voix retentissante.* — Baleine, suspends ta course ! Voici le rivage où tu dois déposer le prophète que je t'avai confié !

*Un autre coup de tonnerre.*

LA BALEINE. — Telles furent les paroles d l'Eternel, monsieur, et je vous prie de croir que j'aurais mis au monde un baleineau, j n'eusse pas été plus attentive et plus douce Quand je pense que Jonas a pu écrire ensuit dans son Livre : « L'Eternel parla au *poisso* et le poisson *vomit* Jonas sur la terre » D'abord, m'appeler : *le poisson.* Et puis surtout : *vomit ! Vomit :* quelle horreur ! Alor que j'ai abordé sur une plage de sable fin ave la plus infinie précaution ; que j'ai ouvert l bouche toute grande après avoir conseillé a prophète d'utiliser le petit banc pour sorti sans effort ! *(Elle soupire.)* Il fallait le prendr comme il était... Sitôt dehors, il commençai à faire quelques mouvements respiratoire lorsque soudain...

*Le tonnerre.*

L'ÉTERNEL. — Lève-toi, Jonas, et va jusqu' la grande ville de Ninive pour y prêche comme je t'ai dit !

*Tonnerre.*

JONAS, *résigné dans sa mauvaise humeur.* — Oui, oui, j'ai compris, cette fois. J'irai Ninive, j'irai à Ninive ! *(A un pêcheur :)* Dis moi, pêcheur, où est Ninive ?

LE PÊCHEUR. — Droit devant toi, mais trois jours de marche.

JONAS. — Tant mieux ! Après trois jours d baleine, cela va me dérouiller les jambes !

LE PÊCHEUR, *riant.* — Trois jours d baleine ? Vas-tu prétendre que tu as franchi l mer sur cet énorme animal ?

JONAS, *furieux.* — Pas *sur* cet animal ! *Dan* cet animal ! Encore un qui ne sait pas à qu il parle ! Je suis le prophète Jonas.

LE PÊCHEUR, *modeste.* — Moi, je ne sui qu'un pauvre pêcheur, mais c'est bien l première fois...

JONAS. — Naturellement, c'est la premièr fois ! Crois-tu que Dieu est disposé à faire de miracles pour n'importe qui ?

LE PÊCHEUR, *très ému.* — Il faut que to Dieu soit le vrai Dieu pour disposer de tel pouvoirs !

JONAS. — Alors, ne retarde pas le messag redoutable dont il m'a chargé pour Ninive !

*Il s'éloigne à grands pas.*

LE PÊCHEUR, *excité, à mi-voix.* — Oh là-bas !

SA FEMME, *au loin.* — Quoi donc ?

LE PÊCHEUR. — Viens ! Venez tous !

*Un petit groupe s'approche.*

UN AUTRE PÊCHEUR. — Quel est cet étrange à barbe blanche ?

LA FEMME. — Et pourquoi cette balein vient-elle d'échouer devant le village de s curieuse façon ?

LE PÊCHEUR, *en confidence.* — C'est u prophète ! Cette baleine est son vaisseau. Il navigué trois jours dans son ventre.

TOUT LE GROUPE. — Allons donc !... — T plaisantes ?... — Encore des contes !... — Dan une baleine !...

LE PÊCHEUR. — Pensez ce que vous voudrez, moi, j'y crois ! Cet homme n'avait rien d'un drôle, je vous le jure. Et j'irai voir cette baleine de près.

LE DEUXIÈME PÊCHEUR. — Ça, on peut toujours y aller !

UN TROISIÈME PÊCHEUR. — Regardez comme elle ouvre son énorme bouche tandis que nous approchons !

LA FEMME. — J'ai peur ! Non, je n'y vais pas, j'ai trop peur !

LE PÊCHEUR. — Tu me fais honte, ma femme ! Vois le regard qu'elle pose sur nous. En est-il de plus tendre ? Si le Dieu du prophète l'a désignée pour le transporter ici, il a dû la choisir !

LE DEUXIÈME. — N'empêche que c'est bien noir là-dedans... Ah, un petit banc à l'entrée, comme une marche !

LE PÊCHEUR. — J'y descends.

LA FEMME. — Non ! Je te l'interdis !

LE PÊCHEUR, *déjà engagé.* — Souhaite que je ne revienne pas si tu veux échapper à une bonne correction !

*Ses pas s'éloignent, éveillant un écho de souterrain.*

LA FEMME, *anxieuse.* — Il ne parle plus...

*Les pas s'arrêtent. Un silence.*

LE TROISIÈME. — On n'entend plus ses pas...

LE PÊCHEUR, *du fond de la Baleine.* — Oh, venez voir ! Venez voir ! On se croirait dans le palais d'un prince ! Le prophète a même laissé des choses écrites sur sa table !

LES DEUX AUTRES. — Oui, oui ! *(A la femme :)* Allons, viens toi aussi !

LA FEMME. — Oui, quand même...

LA BALEINE. — Nos premiers visiteurs furent si enchantés de leur découverte qu'ils alertèrent tout le village. Bientôt, les curieux affluèrent des alentours, car les nouvelles vont aussi vite sur terre que dans la mer. Une foule qui se renouvelait sans cesse, et où les enfants étaient heureusement fort nombreux, couvrait la plage à perte de vue, assiégeait mes abords, attendait son tour de visite. Le pêcheur avait instauré un sens unique : on entrait du côté droit de ma bouche, on descendait jusqu'à la retraite du saint homme, où le pêcheur se tenait en permanence pour y fournir quelques explications, et l'on ressortait du côté gauche, à l'aide d'un autre petit banc fourni par le menuisier local. Je ne désemplissais pas. La femme du pêcheur se trouvait à l'entrée, et je dois dire, ici, une triste vérité : en accord avec son mari, elle réclamait une petite somme d'argent à chaque visiteur. Le troisième soir, je l'entendis déclarer — ils interrompaient la visite pendant la nuit, ce qui me permettait de manger et de reposer mes machoires :

LA FEMME. — Tu avais raison, mon homme, le Dieu du prophète est assurément le vrai Dieu ! Regarde tout ce qu'il nous rapporte ! Nous serons bientôt plus riches que les plus riches marchands de Ninive !

LE PÊCHEUR. — Pourvu que son message retienne Jonas un peu longtemps au loin...

LA BALEINE. — Ces paroles impies me crevaient le cœur. J'eusse volontiers quitté la rive pour leur apprendre à si mal profiter des miracles de l'Eternel. J'espérais un ordre en ce sens. Trop préoccupé sans doute du sort des Ninivites, l'Eternel demeura muet. Et les visites continuèrent, de plus en plus nombreuses. D'ailleurs, le pêcheur me gâtait. Ses nouveaux moyens lui permettaient d'acquérir du poisson par tonnes auprès de tous les autres pêcheurs de la région. Il y gagna davantage. Deux fois par jour, quand sa femme annonçait :

LA FEMME. — Et maintenant, le repas de la Baleine !

*La foule s'ébahit.*

LA BALEINE. — ...elle exigeait double tarif. Vers le dixième jour, je fus frappée par les nouvelles qui s'échangeaient dans la foule.

*Une grande rumeur.*

UN HOMME, *à mi-voix.* — C'est vrai, ce qu'on raconte ? Que le prophète a parcouru en une seule journée la ville entière et qu'il criait : « Dans quarante jours Ninive sera détruite ? »

UN AUTRE. — C'est vrai, j'en viens.

UN TROISIÈME. — En une seule journée ? Une ville de cette grandeur ?

LE PREMIER. — Puisqu'il te dit qu'il en vient et que c'est vrai !

LE DEUXIÈME. — Et je vous assure que ça a fait de l'effet ! Les autorités ont aussitôt ordonné le grand jeûne pour tout le monde, y compris les chevaux, les bœufs et les brebis ! Et interdiction absolue de s'habiller avec recherche, tous dans des sacs ! Il faut dire qu'il y avait un de ces étalages, chez les riches...

LE TROISIÈME. — « Dans quarante jours ». Il en reste combien ?

LE DEUXIÈME. — Une trentaine...

*Exclamation générale.*

LA BALEINE. — Ces nouvelles me transportèrent de joie. Ninive avait entendu la parole du prophète ! Pendant les journées qui suivirent...

UN HOMME. — Savez-vous que le roi lui-même, quand il a connu la prophétie, s'est levé de son trône, et qu'il a quitté ses habits royaux pour se couvrir d'un sac, lui aussi, et s'asseoir dans la cendre ?

UNE FEMME. — Dans combien de jours, la destruction ?

L'HOMME. — Vingt jours...

*Rumeurs. Tonnerre lointain.*

UN HOMME. — On prie ! On crie ! On demande pardon ! On espère !

UN AUTRE. — Dans combien de jours ?

UN AUTRE. — Dix jours...

UNE FEMME. — Cinq jours...

UN HOMME. — Après-demain...

UN AUTRE. — Demain !

UN AUTRE, *avec un gros rire.* — Aujourd'hui même, vous vous rendez compte ? Alors qu'on est si tranquille sur cette plage !

LA FEMME DU PÊCHEUR. — Allons, mettez-vous bien en file ! Chacun son tour, chacun son tour ! Tu as payé, toi ?

*La foule se range.*

LA BALEINE. — J'étais fière de mon prophète. A trois jours de marche, six cent mille pécheurs avaient payé le prix de l'iniquité. Ma louange monta vers l'Eternel, d'autant plus que les effets de la prophétie avaient encore

accru le nombre des visiteurs et que la plupart d'entre eux, maintenant, croyaient en Lui ! Mais, quelques jours plus tard...

UN HOMME, *hurlant.* — Une nouvelle formidable ! Ninive n'est pas détruite ! Rien n'est détruit, Dieu a pardonné !

*Enthousiasme général.*

UN AUTRE. — Dieu a pardonné... ou le prophète était un faux prophète !

DES VOIX, *dans le tumulte.* — Un faux prophète ?... — Tu crois ?... — Pourquoi pas !

LA BALEINE. — Ce blasphème épouvantable me retourna les sangs. D'un coup... *(Un claquement de machoires formidable)*... je fermai la bouche.

*La foule crie d'épouvante. De l'intérieur de la Baleine parviennent des hurlements, des appels.*

UNE FEMME. — Aaah !

UN HOMME. — C'est encore plein, voyons ! Ouvrez !

LA FEMME. — J'étouffe ! J'étouffe !

LE PÊCHEUR. — Pas d'affolement ! Pas d'affolement ! Les femmes et les enfants d'abord !

L'HOMME. — Pour faire quoi ? Elle a fermé la bouche !

LA FEMME DU PÊCHEUR, *au dehors.* — Elle est devenue folle ! Ce n'est pas l'heure de la fermeture !

LA BALEINE. — Je fus prise d'une grande honte, monsieur. Vraiment, c'était très mal de ma part. Mais entendre traiter Jonas de faux prophète... Je rouvris la bouche à moitié pour bien montrer que, si je tolérais la sortie, je refuserais de nouvelles visites. Personne n'y songeait plus ! Tout le monde s'enfuit. Le pêcheur m'examina avec colère. Il dit à sa femme :

LE PÊCHEUR. — Crois-tu que c'est traître, une bête pareille !

LA BALEINE, *désolée.* — Il cracha sur moi, qui lui avais montré tant de complaisance et rapporté une fortune à peu près de mon poids... Ils s'éloignèrent en grommelant. La plage devint déserte. Bien que je n'eusse pas trempé ma tête dans la mer depuis plus de cinquante jours, je sentis couler de mes yeux une eau salée. J'éprouvais une grande tristesse. La nuit était tombée, mais la lune éclairait ma solitude. *(Soudain joyeuse :)* Tout à coup, qui ai-je aperçu devant moi ? Qui venait à grands pas ? Le prophète ! Vous ne vous doutiez pas de cela, monsieur, qu'il était revenu ? Il revenait !

JONAS, *bourru et triste.* — Ah, tu ne m'as pas lâché, toi. Tu es là. Je pensais bien que tu serais là. Mais depuis que je ne suis plus capable de prophétiser, je me disais aussi que je marchais en vain, que je ne te retrouverais pas. Ouvre ta bouche, et vite ! Je veux rentrer chez moi.

LA BALEINE. — Où cela, Jonas ?

JONAS, *excédé.* — Mais chez moi ! Dans ton ventre !

LA BALEINE, *avec bonheur.* — Loué soit l'Éternel !

JONAS, *entre les dents.* — Nous en reparlerons, de l'Éternel. *(Il ordonne :)* Gagne le large et va où tu voudras. Où tu voudras. *(Dans un long bruit pareil au lancement d'un navire, la Baleine file sur la mer. Jonas, de l'intérieur :)* Baleine !

LA BALEINE. — Quoi donc, Prophète ?

JONAS, *furieux.* — Je t'interdis de m'appeler prophète. Je ne suis plus ni prophète ni Jonas ni rien ! Le plus fort, c'est que je l'avais prévu ! J'étais sûr que Dieu leur pardonnerait, à ces maudits, à ces vicieux, à ces voyous ! Je ne voulais pas aller à Ninive ! *(Prêt à pleurer :)* Je ne voulais pas aller à Ninive ! De quoi ai-je l'air maintenant ! J'ai demandé à Dieu de me faire mourir après une défaite pareille. Il a essayé de me prouver par je ne sais quel tour à quoi je n'ai rien compris que j'avais tort de me mettre en colère. Il n'avait qu'à ne pas me faire coléreux si ma réaction lui a déplu ! Je veux mourir ! Baleine, plonge au fond des mers pour m'y cracher comme un paquet d'arêtes inutiles !

LA BALEINE, *doucement.* — Et moi, Jonas ?

JONAS. — Quoi, toi ?

LA BALEINE. — Que deviendrais-je ?

JONAS. — Tu continueras à voguer par les eaux, comme n'importe quelle baleine !

LA BALEINE, *scandalisée.* — Oh !

JONAS, *au comble de l'amertume.* — Qu'es-tu donc, ma pauvre ! Tu as eu la malchance d'avaler un prophète épuisé, fini, qu'y pouvons-nous ! Et puis, il s'agit bien de toi ! Que veux-tu que je fasse maintenant dans la vie ! Et dans ton ventre ! Je veux mourir ! Si tu ne me rejettes pas comme j'ai dit, je casse tout !

*Un bref silence.*

LA BALEINE, *insinuante.* — Jonas...

JONAS. — Quoi encore ?

LA BALEINE. — Tu as manqué à ta réputation, il est vrai. Mais après tout, puisque tu ne voulais pas aller à Ninive...

JONAS. — Et alors ?

LA BALEINE, *timide.* — Ecris quand même cette histoire. Ecris-là.

JONAS, *ricanant.* — Pour qu'elle pourrisse au fond de l'eau près de ma carcasse et dans la tienne ? Bel avenir !

LA BALEINE. — Tu n'en sais rien... L'Éternel a pardonné à Ninive. Il voudra peut-être se pardonner à lui-même l'erreur qu'il t'a fait commettre ? Il placera peut-être ton livre dans le Sien ?

JONAS. — Voilà une étrange hypothèse, à première vue peu vraisemblable ! Te sentirais-tu inspirée ?

LA BALEINE. — Par mon attachement pour toi, Jonas.

JONAS. — Je ne te parle pas de balivernes ! D'ailleurs, comment pourais-tu savoir, en effet... *(Ricanant :)* Il serait curieux que ta prophétie s'avère plus juste que la mienne ! *(Impérieux :)* Ouvre la bouche, que j'y voie clair.

LA BALEINE, *la bouche ouverte.* — He ne huis davanhage.

JONAS. — Avec cette lune de rien du tout, je vais me crever les yeux ! N'importe. Je commence. « Et la parole du Seigneur dit à Jonas, fils d'Amathi...»

*Sa voix se perd.*

LA BALEINE, *meurtrie.* — Qu'il ait préféré, à la fin, ne pas souffler mot de son retour vers moi et de mon conseil, je lui pardonne. On a son orgueil de prophète. Mais si j'avais su qu'il écrirait : *Vomit...*

# L'AIGLE DE PROMÉTHÉE

LE VISITEUR. — Dormir, et s'éveiller parmi cette foule innombrable et stupéfiante qui n'a pas plus besoin de sommeil que le ciel où nous sommes n'a besoin de la nuit... Je me suis senti tout à coup bien seul de mon espèce. Mais la confidence d'hier suffirait à justifier l'aventure. Qui choisir aujourd'hui ? Madame ! Je viens de héler la Colombe de l'Arche. Elle volète aimablement au-dessus de moi.

LA COLOMBE. — Etes-vous satisfait ?

LE VISITEUR, *enthousiaste.* — Quand j'ai appris que, sans la Baleine, Jonas n'eût pas écrit ce *Livre* dont la présence dans l'*Ancien Testament* n'a cessé de soulever à travers les siècles les interrogations des exégètes ? Je me demande même s'il me sera possible de recueillir un autre secret aussi important que celui-là !

LA COLOMBE, *avec un petit soupir.* — Des secrets, nous en avons tous, et plus importants les uns que les autres...

LE VISITEUR. — Vous-même ?

LA COLOMBE. — Moi ? Non, peut-être pas. D'ailleurs, je n'aimerais guère évoquer mes souvenirs du Déluge, j'ai payé d'une trop pénible attente une minute de bonheur ! Et pour les résultats qu'il a obtenus... *(A mi-voix :)* J'ai mieux à vous offrir.

LE VISITEUR. — Vraiment ?

LA COLOMBE, *toujours à mi-voix.* — Suivez-moi. Je volerai lentement.

*Ils s'en vont. Peu à peu un vent sourd s'élève.*

LE VISITEUR, *un peu inquiet.* — Quel est ce bruit ? On dirait le vent.

LA COLOMBE, *au-dessus de lui.* — C'est le vent.

LE VISITEUR. — Mais rien ne bouge autour de nous ! Le feuillage des arbres, les fleurs des massifs, l'herbe des pelouses demeurent d'une immobilité totale. Je ne sens aucun souffle sur mon front !

*Plainte du vent.*

LA COLOMBE. — C'est un vent particulier. Le vent de Celui que vous allez voir. Il ne serait pas heureux sans tempête ! Et nous sommes ici pour être heureux.

LE VISITEUR. — Mais le paysage se transforme également...

LA COLOMBE. — Pourquoi non ? De même que notre Baleine et tous les Poissons illustres disposent d'une vaste mer et de fleuves, pourquoi n'y aurait-il pas de rochers à pic, d'abîmes, de sommets prétendûment inaccessibles pour Ceux qui les préfèrent aux plaines et aux jardins ?

LE VISITEUR. — Des Oiseaux de Proie ?

LA COLOMBE. — *Un* Oiseau de Proie.

*Le vent.*

LE VISITEUR. — Je ne pourrai jamais monter là-haut !

LA COLOMBE. — Vous sentez-vous monter ?

LE VISITEUR. — Non, certes.

LA COLOMBE. — Eh bien, retournez-vous.

LE VISITEUR. — Quoi, cet immense panorama qui s'étend à mes pieds et où se promènent des bêtes minuscules, c'est... ?

LA COLOMBE. — C'est là où nous étions il y a un instant. *(Elle rit.)* Un monde d'immortels est un monde d'illusions, vous n'y êtes pas encore fait ! Venez.

*Plainte du vent.*

LE VISITEUR. — Quel spectacle sinistre...

*Soudain :*

UNE VOIX, *éclatante.* — Qui vient troubler ma solitude et mon silence ?

LA COLOMBE, *tout bas.* — Regardez, sur le plus haut rocher.

LE VISITEUR, *la gorge serrée.* — Ho ! Un aigle !

LA COLOMBE. — L'Aigle de Prométhée.

*Un coup de vent qui se poursuit en plainte continue.*

L'AIGLE, *menaçant.* — Qui vient ? Qui ose venir ?

LA COLOMBE, *un peu excédée.* — Oui, oui, c'est entendu, tu es un Aigle redoutable. Mais tu oublies trop où tu es. Les grosses voix ne font plus peur à personne.

LE VISITEUR, *tout bas.* — Comme vous lui parlez...

L'AIGLE, *avec violence.* — Et s'il me plaît, à moi, de croire que je peux toujours faire peur ? Quelle est cette créature qui marche sous ton vol ?

LA COLOMBE. — Un visiteur venu de la Terre pour nous interroger sur nos secrets.

L'AIGLE. — Je me moque de la Terre comme du Ciel.

LA COLOMBE, *raisonnable.* — Tu as tort. Tu n'imagines pas ce que l'on peut raconter là-bas sur ton compte.

L'AIGLE, *malgré lui.* — Ah... ?

LA COLOMBE. — Parlez, monsieur.

LE VISITEUR, *peu rassuré.* — Oserai-je... ?

LA COLOMBE, *impatiente.* — Mais oui, monsieur, évidemment. *(A l'Aigle :)* Tu peux être content, tu lui fais peur.

L'AIGLE. — Je suis content. Qu'il parle !

LA COLOMBE. — Tu ne l'interrompras pas ?

L'AIGLE, *irrité.* — Moins que toi ! je me demande comment tu peux bavarder si abondamment avec un rameau d'olivier dans le bec ! Parle, Étranger.

LE VISITEUR, *timidement.* — Quand Jupiter, le dieu des dieux, voulut punir Prométhée

d'avoir dérobé le feu du Ciel pour le donner aux hommes, il le fit enchaîner à une première montagne, puis après l'avoir plongé pendant plusieurs générations au fond du Tartare, sur le sommet du Caucase. Là...

L'Aigle, *sombre.* — Poursuis.

Le Visiteur, *baissant la voix.* — ...Un Aigle, serviteur de Jupiter, venait lui dévorer le foie, qui renaissait sans cesse afin que le supplice fût interminable. Jusqu'au jour...

L'Aigle, *menaçant.* — Poursuis !

Le Visiteur. — ...Jusqu'au jour où Hercule, déjà célèbre par ses douze travaux, l'abattit d'une flèche...

*Coup de vent.*

L'Aigle, *grave.* — Tu peux en voir la trace mortelle à mon flanc. Est-ce tout ?

Le Visiteur, *pressé d'en finir.* — Le maître d'Hercule, le centaure Chiron, décida d'échanger son destin contre celui de Prométhée, car il était un dieu comme lui. Il demanda de perdre son immortalité et descendit aux Enfers, tandis que Prométhée délivré reprenait sa place dans l'Olympe.

L'Aigle. — Est-ce tout ?

Le Visiteur, *un peu confus.* — Je crois. Je n'ai pas relu Hésiode ou Eschyle depuis le collège... Si j'avais pu prévoir ! Il me semble pourtant qu'il y était question d'un secret, un secret détenu par Prométhée sur l'avenir de Jupiter et qui avait beaucoup contribué à sa grâce...

L'Aigle, *vivement.* — Ah ! Ah ! Essaie de te rappeler.

Le Visiteur, *cherchant.* — Un secret... *(Il hasarde :)* N'était-ce pas une affaire de mariage nouveau, d'un enfant qui aurait pu détrôner le dieu des dieux ?

L'Aigle, *irrité et méprisant.* — Mais non, pas cela ! Ce secret-là n'avait aucune importance ! LE MIEN.

Le Visiteur, *vivement.* — Je crois pouvoir vous garantir que rien, dans les textes...

La Colombe. — Tu vois !

L'Aigle. — Va-t-en ! Je veux rester seul avec cet homme qui ne sait rien et qui doit tout savoir.

Le Visiteur, *malgré lui.* — Rien ?

L'Aigle. — Ou à peu près.

La Colombe. — Mais moi, je sais tout ! Pourquoi veux-tu que je m'en aille ?

L'Aigle. — Parce que tu m'énerves.

La Colombe, *très femme du monde, au Visiteur.* — Si son secret n'en valait la peine, je vous assure, monsieur, que je m'excuserais de vous avoir conduit devant ce « rapace » ! A plus tard !

*Elle s'envole.*

L'Aigle. — Adieu, « corneille » ! *(Au Visiteur :)* D'appartenir à deux mythologies différentes n'améliore pas les relations. *(Impérieux :)* Maintenant, écoute et regarde, Étranger ! *(Un coup de vent qui s'évanouit presque aussitôt.)* Vois se détacher sur un ciel uniformément bleu le sommet neigeux du Caucase et la colonne d'un marbre aussi blanc où le sombre Vulcain est en train d'enchaîner l'immense Prométhée ! Et en même temps qu'il l'enchaîne, il le plaint...

Vulcain, *entre les coups de marteau, d'une voix bonasse.* — Ah, Prométhée, malheureux Prométhée, quelle destinée que la tienne ! Déjà, il y a des centaines et des centaines d'années, j'ai dû te clouer une première fois quelque part au bout du monde. Pourquoi ne t'es-tu pas repenti ? Pourquoi, lorsque mon père tout puissant, le Dieu des Dieux, t'a fait demander par le rusé Mercure de révéler le sort qui le menace, lui as-tu répondu par des insolences ? Il a frappé la montagne de ses foudres, il t'a précipité sous des quartiers de roc jusqu'au fond du Tartare, toi immortel ! dans cet empire de Pluton où ne séjournent que les morts. Et maintenant, parce que tu continues à faire ta mauvaise tête, me voici en train de te clouer à nouveau ! Après la brûlure des flammes infernales, le froid des neiges éternelles ! Ne trouves-tu pas ton sort épouvantable ?

Prométhée, *avec défi.* — Monotone surtout. Mais pour le subir sans peine, il me suffit de penser que le bourreau souffre encore plus que la victime, puisqu'il est cloué par l'angoisse quand je ne le suis que par les fers ! As-tu bientôt fini ?

Vulcain. — Oui, mais je fignole. Je connais mon père. Il va déléguer le rusé Mercure pour examiner le travail, et s'il y a du jeu dans tes liens serait-ce d'un pouce, tu sais mieux que personne jusqu'où peut aller sa colère ! Je n'ai pas oublié le jour où j'ai voulu secourir Junon, qu'il avait suspendue par les mains entre le Ciel et la Terre après lui avoir mis une enclume à chaque pied. C'est son épouse, d'accord, mais c'est aussi ma mère. Et c'étaient mes enclumes ! Il m'a projeté d'un coup de pied sur la Terre, j'en suis resté boiteux.

Prométhée. — Eh bien, souhaite qu'il recommence et tâche de tomber sur l'autre jambe !

Vulcain. — Je me demande comment tu peux rire encore. Je tremblerais à ta place en songeant aux nouvelles épreuves que mon père est capable d'inventer. Il est quand même le Dieu des Dieux, tu sais. *(Après un dernier coup de marteau :)* Maintenant, Mercure peut venir. Ça tient, n'est-ce pas ?

Prométhée. — Tu ne voudrais pas que je te complimente ?

Vulcain. — Pourquoi non ? Un travail bien fait est un travail bien fait. Remarque que si ce n'était pas toi, j'aurais envoyé quelqu'un de mes ateliers. C'est de la besogne de forgeron. Moi, je n'aime que l'ouvrage d'art, le palais du Soleil, les foudres de mon père, les bijoux des déesses...

Prométhée. — ...Le filet invisible où tu pris Vénus, ton épouse, pâmée dans les bras du beau Mars !

Vulcain, *sans colère.* — Voilà une méchante parole, et si tu n'étais si bien entravé, je t'en demanderais raison. Je préfère mon sort au tien, même cocu. *(Avec un bruit de forge il emplit d'air ses poumons et crie d'une voix formidable :)* Terminé, Jupiter ! *(Un coup de tonnerre lui répond.)* Sans adieu, Prométhée. Je n'en ai peut-être pas terminé avec toi pour toujours...

*Il s'éloigne pesamment. Un coup de vent.*

L'Aigle. — Moi, immobile dans mon aire sur un sommet très éloigné de celui-là — mais le regard et l'ouïe d'un aigle suppriment

des distances infinies — j'avais assisté à toute la scène sans y rien comprendre, car j'ignorais alors les Dieux et leurs querelles. J'attendis que le géant poilu, son marteau sur l'épaule, eût quitté la montagne en boitant et que l'autre géant, l'enchaîné, au corps blanc comme la colonne de marbre et la neige et aux yeux bleus comme le ciel, fût définitivement seul. Je partis dans sa direction. Puis je fis de grands cercles en planant au-dessus de lui. Il me vit.

PROMÉTHÉE, *insultant.* — Ce n'est donc pas son valet Mercure que Jupiter m'envoie aujourd'hui, c'est son chien ailé, son aigle fauve ! De tes serres impitoyables, as-tu reçu l'ordre de m'enlever avec la froide colonne qui me glace le dos et les reins jusqu'au plus haut du ciel pour nous laisser choir ensuite ? Est-ce le nouveau supplice inventé par mon cousin ton maître, qui ne sera jamais le mien ?

L'AIGLE. — J'allai me percher sur un rocher devant lui, et je répondis : « Je n'entends rien à ton langage. Tu me traites de chien. Je sais ce que c'est qu'un chien. C'est l'animal stupide qui aboie contre moi dans la vallée quand je vais fondre sur quelque brebis dont il assume vainement la garde. En quoi puis-je être un chien ? Et qui es-tu ? Qui est Mercure? Qui est Jupiter ? »

*Lointain roulement de tonnerre.*

PROMÉTHÉE, *ricanant.* — Qui est Jupiter ? Le voilà !

L'AIGLE, *toujours majestueux.* — C'est la foudre ? Alors je le crains. J'aime le vent qui me porte. J'aime la pluie qui me désaltère mieux que le sang des brebis. J'aime la neige et la glace qui garde fraîche ma nourriture. Mais je n'aime pas la foudre. Elle frappe, elle tue, elle est la maîtresse de la montagne.

PROMÉTHÉE. — Tu vois que tu es un chien ! Le chien craint son maître !

L'AIGLE. — Craindre le mal n'est pas le respecter.

PROMÉTHÉE, *stupéfait.* — O blasphémateur merveilleux ! O créature libre ! Pardonne à mes injures je me croyais seul dans tout l'univers à penser par moi-même ! Tu es encore plus grand que moi puisque, mortel et redoutant la mort, tu ne respectes pas ce que tu crains. L'as-tu entendu, Jupiter ? Tu ne réponds rien ? Tu ne tonnes plus ? Aigle, écoute ce silence, écoute-le ! C'est la marque suprême de ta victoire !

L'AIGLE, *calme.* — Je n'en suis pas surpris.

PROMÉTHÉE. — Remarque que je ne te certifie pas une victoire définitive. Le pseudo-Dieu des Dieux n'est pas seulement brutal, il est puissant, mes liens le prouvent. Je l'imagine au cœur de son palais, les poings crispés sur les bras de son trône, méditant contre toi une vengeance exemplaire parmi les dieux épouvantés et plats...

*Dans l'Olympe, à travers une musique très aérienne, très « musique des sphères », les dieux et les déesses écoutent la voix de Prométhée. Aux derniers mots :*

TOUS *s'écrient, scandalisés.* — Ho !

UNE DÉESSE. — Voici Junon aux beaux cheveux, la divine épouse de notre Maître, qui entre courroucée.

JUNON. — Fermez les portes du Ciel, que cette voix maudite ne monte plus jusqu'à nous ! Le Dieu des Dieux est dans un état épouvantable ! Il réclame Vulcain. Où est Vulcain ?

PLUSIEURS DIEUX, *ensemble.* — Ici, Junon. Ici.

VULCAIN, *piteux.* — Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

JUNON. — Mon pauvre garçon, tu seras donc toujours aussi bête !

VULCAIN. — Je t'assure, mère aux beaux cheveux...

JUNON. — Et que tu peux être sale, avec cela ! Je comprends Vénus... *(Elle soupire.)* Ton père veut te voir, mais je ne te conseille pas d'obéir tout de suite. Le rusé Mercure est auprès de lui et tente de le calmer. Ce ne sera pas facile, regardez ce qu'il m'a fait à la gorge.

TOUS LES DIEUX, *désolés.* — Oh...

UNE DÉESSE. — Mais, Junon aux beaux cheveux, c'est une brûlure ?

JUNON. — Le coup de foudre, comme d'habitude. Voici Mercure. *(Mouvement général.)* Eh bien, rusé Mercure ?

MERCURE. — Il s'apaise, Junon aux beaux cheveux. *(L'assemblée se détend.)* Mais pour l'amour de lui et notre tranquillité à tous, que les portes demeurent soigneusement closes ! Prométhée a un don de lui porter sur les nerfs... ! Vulcain, cerveau creux, crâne obtus, dont la force n'a d'égale que l'imbécillité, pourquoi ne lui as-tu pas cloué la langue comme le reste ?

VULCAIN. — Cloué la langue comme le reste ?... Mais le reste n'est pas cloué, rusé Mercure, il est entravé seulement ! Tu le sais bien, on ne cloue pas un immortel ! Et pour entraver une langue...

JUNON, *dans un soupir.* — Il est navrant.

MERCURE. — Le jour où ce tâcheron saisira les symboles les plus simples, il y aura de la joie dans le Ciel ! Mais il ne s'agissait pas de lui clouer la langue avec des clous, crétin ! bien que le spectacle en eût ravi le Dieu des Dieux et nous tous. Il s'agissait de le bâillonner, de lui boucher la bouche, d'étouffer ses invectives, ses imprécations, ses outrages !

VULCAIN, *désolé.* — Oh, on m'aurait dit cela...! C'était si facile ! J'ai un de ces cuirs tannés et doublés de poils de chèvre...

MERCURE. — Te le dire ! Il ne t'a donc pas suffi de l'entendre lorsqu'il était « cloué » à sa première montagne ? Tu ne pouvais pas te dire toi-même que tu devais l'empêcher de provoquer à nouveau ton père et le mien ? Si je ne l'avais calmé, Jupiter voulait d'un coup de son pied auguste te projeter dans l'éther !

VULCAIN, *pour lui-même.* — Qu'est-ce que je disais...

JUNON, *impérieuse.* — Tenir fermées les portes de l'Olympe n'est pas une solution. Nous avons tous besoin d'aller et de venir, à commencer par toi, Mercure, messager des dieux. Et si Jupiter n'entend plus Prométhée, il est frustré du même coup de toutes les prières qui s'élèvent vers lui, des odeurs de l'encens et des sacrifices. Vous savez comme il y tient ! C'est Prométhée que nous devons réduire au silence.

*Approbation générale.*

MERCURE. — Et l'Aigle.

VULCAIN. — Pourquoi l'Aigle ?

MERCURE. — Tais-toi, épais. — Junon aux beaux cheveux, la sagesse coule de tes lèvres charnues. Je me suis permis de suggérer au Dieu des Dieux certaine vengeance... *(Deux petits coups de tonnerre l'interrompent.)* Justement, il m'appelle. Je vous dirai bientôt s'il y est résolu.

*La « musique des sphères » s'éteint. Un coup de vent.*

L'AIGLE. — Cependant, Prométhée et moi, nous causions. Il me raconta les commencements du monde, l'union d'Uranus le Ciel et de Titéia la Terre, la naissance des Titans, parmi lesquels Saturne. Saturne avait détrôné son père Uranus. Mais son fils à lui, Jupiter, l'avait détrôné à son tour. Il avait vaincu ceux des Titans qui avaient pris le parti d'Uranus. Puis il avait vaincu les Cyclopes qui s'étaient révoltés après l'avoir soutenu. Bref, il avait vaincu tout ce monde féroce en étant plus féroce encore, et il s'était proclamé Dieu des Dieux. Je trouvai cette histoire compliquée et sans grand intérêt. Celle de Prométhée m'intriguait davantage.

PROMÉTHÉE. — Tu sais ce que c'est qu'un homme ?

L'AIGLE. — Certes. J'en ai vu au fond des vallées. D'abord pareils aux bêtes qui rampent sur la terre, réduits pour se défendre et pour obtenir leur nourriture à leurs ongles et à leurs dents, puis fabriquant des armes incommodes qu'ils taillaient d'une pierre pointue dans d'autres pierres.

PROMÉTHÉE, *exalté*. — Oui ! Et un jour, ils devinrent tout à coup redoutables grâce au feu et à la flamme ! Ils forgèrent la flèche rapide et le soc nourricier, ils modifièrent le goût des aliments, ils virent clair la nuit, ils marquèrent leurs troupeaux ! Et tout cela, le sais-tu ? c'est à moi qu'ils le doivent !

L'AIGLE, *indifférent*. — Ah.

PROMÉTHÉE. — J'avais cueilli la tige de cette haute plante qui se nomme férule. Je l'avais vidée de sa moëlle. Puis je m'étais rendu à Lemnos, dans un des ateliers de Vulcain. Là, me glissant derrière lui, j'ai dérobé une étincelle du feu qui fondait les métaux destinés à l'Olympe, je l'ai mise dans ma férule, et je l'ai offerte aux hommes !

L'AIGLE. — Tiens.

PROMÉTHÉE. — Je les rendais les égaux des dieux ! L'important Jupiter écuma d'une rage sans pareille. Pour me punir, il me fit enchaîner à jamais — du moins le croit-il. Pour punir les hommes, il créa la femme.

L'AIGLE. — Vraiment.

PROMÉTHÉE, *impatient*. — Es-tu donc insensible à l'événement le plus prodigieux que les hommes doivent jamais connaître ?

L'AIGLE, *tranquille*. — Tout à fait. Tu as renversé l'ordre du monde terrestre et détruit le juste rapport qui régnait entre ses créatures. Et pour quels avantages ? Voir clair la nuit ? La nuit est faite pour dormir. Modifier le goût des aliments ? C'est gâcher leur saveur naturelle. Planter sa nourriture dans la terre pour l'en faire ressortir ? Je te laisse juge d'un effort si cocasse. Quant à marquer les troupeaux, les hommes, depuis, se disputent entre eux, et cela ne m'empêche pas pour ma part de choisir le mouton qui me plaît. Je sais, il y a la flèche qui le protège ! Crains qu'elle ne serve pas seulement contre l'Aigle, ou les autres animaux.

PROMÉTHÉE, *sans violence*. — Tu raisonnes comme une bête.

L'AIGLE. — Et toi, pourquoi raisonnes-tu comme un homme, puisque tu es un Dieu ? Pourquoi as-tu pris le parti de l'homme contre la bête ?

PROMÉTHÉE. — Aurais-je oublié de t'apprendre l'essentiel ? C'est moi qui l'ai créé.

L'AIGLE. — Ah, tu m'en diras tant...

PROMÉTHÉE, *s'enflammant*. — Eh bien, si tu me blâmes, toi aussi, tu peux toi aussi satisfaire ta vengeance ! Je suis nu et cloué devant toi ! Sans arc ni flèches ! Sans poings ni dents ! Attaque ! Crève-moi les yeux, taille-moi la gorge !

L'AIGLE. — Tu me fais pitié, Prométhée.

*Le tonnerre très loin.*

PROMÉTHÉE. — Pitié ? Je ne veux la pitié de personne !

L'AIGLE. — Je n'ai pas besoin de ta permission.

*Tonnerre un peu plus proche.*

PROMÉTHÉE. — Tiens ! Le Dieu des immortels vit toujours ? Il se souvient de moi ?

*Un roulement sourd.*

L'AIGLE, *à mi-voix*. — Tes liens sont-ils indestructibles ?

PROMÉTHÉE, *sarcastique*. — Mon neveu Vulcain passe pour un forgeron sans égal.

L'AIGLE. — Laisse-moi m'approcher.

PROMÉTHÉE. — Que tu es grand, les ailes étendues !

L'AIGLE. — Je vais éprouver la courroie d'airain qui ceinture ton ventre.

PROMÉTHÉE. — Vulcain n'a jamais rien fabriqué de plus solide.

L'AIGLE. — C'est qu'il n'a pas fabriqué mon bec.

PROMÉTHÉE. — Tu parles avec tant d'assurance que je me prends à espérer. N'appréhendes-tu pas la colère du Dieu des Dieux ? Tu m'as dit que tu craignais la foudre. Vois, le Ciel devient noir au dessus de nous.

L'AIGLE. — Je veux te délivrer.

PROMÉTHÉE, *ardent*. — Alors, essaie !

*Un éclat fracassant de tonnerre, qui se dissipe aussitôt. Un coup de vent.*

L'AIGLE, *dominant mal son souvenir*. — Ecoute bien, Etranger. Ici va commencer l'action abominable dont j'ai été l'objet et la victime. J'allais tenter de prendre la courroie d'airain dans mon bec. Quand, tout à coup, par une force insidieuse autant qu'irrésistible, j'ai louché sur le flanc de Prométhée. Mon bec s'est porté en avant. J'ai piqué la chair...

*Nouveau coup de tonnerre.*

PROMÉTHÉE. — Eh ! Prends garde ! Tu me fais mal !

L'AIGLE. — Une voix qui était ma voix et qui pourtant ne lui ressemblait plus disait au fond de moi :

LA VOIX, *cauteleuse*. — Bravo ! Tu lui fais mal, continue !

L'Aigle. — Cette fois, je ne piquai plus, je mordis à plein bec.

Prométhée. — Mais tu es fou ? Aigle, tu es fou ? Tu me déchires !

L'Aigle. — Et ma voix méconnaissable me disait...

La voix. — Bien ! Recommence ! Plus fort ! Plus profond !

Prométhée, *gémissant.* — Aaah... Lâche ! Lâche ! Fourbe infâme !

*Le tonnerre.*

L'Aigle. — La honte et l'horreur de moi me faisaient frissonner. Mais en même temps mon bec fouillait le flanc de Prométhée, le goût du sang me donnait soif, et la voix...

La voix. — Plus profond ! Tu vas te régaler de son foie, c'est le meilleur morceau chez l'homme comme chez le mouton !

L'Aigle — Tendu dans ses liens de tous ses muscles, Prométhée hurlait...

Prométhée. — Aaah... Aaah...

*Le tonnerre.*

L'Aigle. — Quand son flanc ne fut plus qu'un lambeau, soudain je pus me détacher de lui et je m'envolai, je m'enfuis vers mon aire, poursuivi par ma honte plus que par les gémissements... *(Le tonnerre s'éloigne et se tait.)* Moi qui aimais le foie d'habitude, celui-là me rendit malade toute la nuit. Mon propre foie dégoûté me rongeait de remords. Je suppliai le soleil de se lever plus vite pour me permettre de retourner vers le malheureux qui s'était cru trahi — à juste titre ! et de lui demander pardon. Si je suis fier, c'est de ma droiture et de ma noblesse : elles exigeaient cela. *(Un bref silence.)* Le matin venu...

Prométhée, *hurlant.* — Hypocrite vautour, misérable épervier, charognard ! Il n'est de dieu ni de créature qui ait jamais atteint ta bassesse et ton effronterie ! Et tu oses te poser à l'endroit même où tu m'as parlé hier comme un ami ! Ton regard jaune à l'éclat de diamant me considère de nouveau avec la pureté la plus trompeuse !

L'Aigle. — Prométhée...

Prométhée, *hors de lui.* — Ah non ! Disparais de ma vue ou renouvelle ton supplice, mais ne feins plus ! J'aime mieux ta rage que ta traîtrise !

*Tonnerre lointain.*

L'Aigle. — J'allais parler pourtant. Je parlai. Mais, à ma surprise épouvantée, ce ne fut pas ma voix qui sortit de ma gorge, ce fut *l'autre* voix ! Ce n'étaient pas les mots que j'avais préparés, c'étaient des phrases inconnues, incroyables...

*Roulement continu.*

La voix, *avec une haine sournoise.* — Pourquoi t'épargnerais-je, dieu des hommes ? N'ai-je pas à venger toutes les bêtes de la création, moi, l'Aigle, qui suis leur roi dans le Ciel, comme le lion...

Prométhée, *l'interrompant dans un cri de stupeur.* — Jupiter !

*Un coup de tonnerre manqué.*

La voix, *ennuyée et furieuse à la fois.* — Quoi Jupiter, que veux-tu dire avec ton Jupiter ? Je suis l'Aigle, je te dis, je suis l'Aigle, je me venge de toi pour l'outrage que tu m'as fait subir à mon tour...

Prométhée. — Jupiter ! Jupiter qui s'est incarné dans cet oiseau ! *(Avec un rire terrible : )* Ah, c'est plus beau que tout !

La voix, *exaspérée.* — Tais-toi, insensé ! Je vais me jeter à nouveau sur ton flanc pour t'apprendre...

Prométhée, *sans l'entendre.* — Jupiter ! Ce n'était pas assez de te venger, tu as voulu cette fois exercer ta vengeance toi-même !

La voix, *au comble de la rage.* — Tiens !... Tiens !... Tiens !...

Prométhée, *malgré les coups qui le déchirent.* — Dieu des travestissements et des mascarades !... Aigle d'Egine et de Ganymède, Cygne de Léda, Taureau d'Europe, Colombe de Phthie, pluie d'or de Danaé et de la fille de Cadmus !... Ce n'était pas assez de te métamorphoser pour satisfaire tes grossiers désirs !... Tu veux te régaler de la chair et du sang d'un dieu que tu abhorres !

La voix, *pressante.* — Dis-moi le secret qui me concerne et je te ferai grâce...

Prométhée. — Le nouveau secret que je détiens te noircira davantage aux yeux des dieux et des hommes ! Car ce n'est plus une apparence de bête dont tu t'es revêtu aujourd'hui, c'est une bête réelle, et qui portera témoignage elle aussi, vivante ou morte ! Tu n'as pas prévu cela, Jupiter ! *(Un éclat de tonnerre terrible, mais très bref. Prométhée, surpris :)* L'Aigle est tombé brusquement à mes pieds... Toutes les nuées s'enfuient vers l'horizon... *(Il gémit :)* Aaah... Les ailes du grand oiseau frémissent... Il me regarde... *(A mi-voix :)* Qui es-tu ?

L'Aigle, *au fond de l'épuisement.* — Moi.

Prométhée. — Tu dis vrai.

L'Aigle. — Souffres-tu ?

Prométhée. — Beaucoup.

L'Aigle. — Reconnais-tu que je ne t'ai pas trahi ?

Prométhée. — Comment ne le ferais-je pas ? Mais reconnais toi-même que l'illusion était trompeuse !

L'Aigle, *soupirant.* — Ah oui alors... Je suis rompu. Il me semble que je ne pourrai plus jamais tenir debout, et moins encore voler. Mais ce qui me terrifie surtout, c'est que j'ai peur de moi...

Prométhée. — De toi ?

L'Aigle, *à voix basse.* — Qu'il revienne.

*D'un roulement lointain renait la « musique des sphères ». Un petit coup de tonnerre très proche.*

Junon, *soulagée.* — Enfin, te voici de retour parmi nous, Dieu des Dieux ! J'étais inquiète. Vers quelle contrée des hommes as-tu conduit tes pas ?

Jupiter, *en pleine rage.* — Si on te le demande... Mercure ! Où est Mercure ?

*Deux petits coups de tonnerre.*

Mercure. — Me voici, Dieu des Dieux.

Jupiter, *menaçant.* — Ah, te voici. Junon aux beaux cheveux, quitte cette pièce immédiatement.

Junon. — Bien, Maître tout puissant.

Jupiter. — Et ferme la porte ! *(Après le*

*départ de Junon :)* Maître tout puissant ! Jamais je n'ai plus cruellement éprouvé les limites de mon pouvoir. A cause de toi, Mercure, faux subtil, technicien au rabais, stratège pour commis-voyageurs, sous-Vulcain ! Je ne sais ce qui retient mon pied...

MERCURE, *impassible.* — Ta sagesse, Dieu des Dieux. Elle te rappellera aussi que tu n'as pas suivi tout mon conseil. Je t'avais bien suggéré de ne pas faire entendre ta voix, de laisser croire à Prométhée que c'était l'Aigle, et lui seul, qui assouvissait une vengeance personnelle. Au lieu de cela...

JUPITER. — Tu m'as entendu ? *(Inquiet :)* Et les autres ?

MERCURE. — Non, Jupiter, moi seulement. J'étais derrière toi, transformé en nuage. Tous les dieux ignorent où tu étais parti, même Junon aux beaux cheveux.

JUPITER, *sombre.* — Comment sortir de là, maintenant...

MERCURE. — Pardonne.

JUPITER, *grondant.* — A Prométhée ? Jamais ! C'est à lui d'implorer ma clémence ! J'attendrai. Il a beau avoir le plus sale caractère de tout l'Olympe, le supplice du foie lui aura donné à réfléchir. Un aigle se remplace. Et si un seul ne suffit point, je lui en enverrai une escadrille !

MERCURE. — Mais l'autre Aigle, le vrai, parlera, Dieu des Dieux. Et Prométhée ne cédera pas. Il faut les vaincre tous les deux par la douceur.

JUPITER, *exaspéré.* — Comment cela ?

MERCURE. — Fais venir l'invincible Hercule ton fils et le centaure Chiron, son vieux maître en sagesse et en science. J'inspirerai ton discours.

*Trois petits coups de tonnerre, suivis de trois autres.*

HERCULE, *de sa voix forte.* — Père des Dieux, ton fils Hercule te salue.

CHIRON, *de sa voix douce.* — Le centaure Chiron te salue, Dieu des Dieux.

JUPITER. — Salut. Est-il vrai, Chiron, qu'une vieille blessure rende ton immortalité douloureuse et qu'il te plairait de descendre aux Enfers comme un simple mortel ?

CHIRON. — Tu n'ignores jamais rien, Dieu des Dieux.

JUPITER. — C'est vrai. Veux-tu que je t'accorde cette faveur en échange d'une grâce ?

CHIRON. — Ma félicité n'en sera que plus grande.

JUPITER, *avec un effort.* — La grâce de Prométhée.

HERCULE. — De Prométhée, ce maudit ?

CHIRON, *à Hercule.* — Ton père est le Dieu des Dieux, Hercule, et sa mansuétude égale sa puissance.

JUPITER. — Parfaitement.

HERCULE. — Oh moi, mon père, ce que tu veux je le veux ! Mais ne dit-on pas qu'un aigle est en train de lui ronger le foie ? Avant que Vulcain ne brise les fers qu'il a posés, me permettras-tu d'abattre l'oiseau de ma flèche infaillible ?

JUPITER. — Comment donc, mon fils, comment donc !

MERCURE. — C'est-à-dire...

JUPITER, *se reprenant.* — Oui, c'est-à-dire... Tu pourrais le tuer, naturellement, j'en serais ravi ! Mais pour des raisons d'ordre général, j'aurais besoin qu'il devienne immortel, lui aussi... Et par malheur nous ne disposons d'aucun animal divin capable d'échanger son éternité contre la sienne...

CHIRON. — Si.

JUPITER, *surpris.* — Lequel, Chiron ?

CHIRON. — Moi, le centaure, ton serviteur. Le destin m'a fait naître mi-dieu mi-bête. Au nom de cette double appartenance, je puis favoriser l'Aigle autant que Prométhée.

JUPITER, *enchanté.* — Que dis-tu de cela, Mercure ? La science ne vaut-elle pas encore mieux que la ruse ? Approche de moi, Chiron, que je puisse flatter la croupe d'un si grand esprit, avant qu'il disparaisse à jamais de mes yeux !

*La musique s'amplifie triomphalement, puis s'éteint. Un coup de vent.*

L'AIGLE. — Voilà comment, Etranger, au plus sombre de mon épreuve, une flèche exacte et un vieillard subtil m'ont mis au rang des dieux.

LE VISITEUR. — Et vous avez demeuré parmi eux ?

L'AIGLE. — Quand brillait le soleil. La nuit, je rentrais ici. A chacun son cadre. Et il y avait un bon bout de vol, qui entretenait ma forme. Cela a duré des siècles et des siècles. Un matin, j'ai trouvé les portes closes. De mon bec, j'ai fait retentir leur bronze dans l'azur immobile. En vain. Les dieux s'étaient enfermés.

LE VISITEUR. — Enfermés ? Pourquoi ?

L'AIGLE. — Personne ne croyait plus en eux.

# LE LION D'ANDROCLÈS

LE VISITEUR, *non sans quelque suffisance.* — ...Ainsi, des confidences recueillies en deux jours dans ce lieu auront suffi à bouleverser l'Histoire et la Légende ! Tant il est vrai que rien ne vaut les contacts personnels pour atteindre la vérité derrière la tradition, les battements du cœur derrière les effigies, les enthousiasmes et les chagrins derrière... *(Un rugissement terrible l'interrompt.)* Ha ! *(Apercevant le Lion :)* Ho !

LE LION. — Excusez moi. *(Bref rugissement final.)* Je ne suis pas toujours maître de mon organe. Et à vous voir en familiarité avec nous tous, je ne pensais pas que rien, ici, pût vous inspirer de la crainte.

LE VISITEUR, *ravalant son angoisse.* — C'est idiot, je l'avoue. Je ne suis pas encore immortel, vous comprenez.

LE LION. — Mais c'est nous qui le sommes, monsieur ! Vous êtes à l'abri des lions comme des moustiques, ils n'ont plus besoin de vous. Je présume qu'il en va dans votre Paradis comme dans le nôtre, vous ne devez plus vous y nourrir de bœuf ou de brebis ?

LE VISITEUR, *avec un rire mal assuré.* — Je le présume aussi. Mais... ne dit-on pas que vous... que le Lion, même vivant, ne mange pas l'homme ? *(Le Lion a une petite toux brève. Le Visiteur reprend très vite :)* Je sais qu'il est appelé à se défendre, à combattre, à repousser les... les attaques de tous ceux qui lui veulent du mal, et comme il a raison ! Mais... sur le fait même de... de manger...

LE LION, *lentement.* — Savez-vous qui je suis ?

LE VISITEUR, *avec conviction* — Assurément le plus célèbre de tous les Lions. Et, je puis l'affirmer, le plus formidable et magnifique !

LE LION. — Vous n'êtes pas le premier de cet avis. Un historien qui vivait de mon temps — un historien envers qui j'ai d'ailleurs beaucoup de rancune, parce que sans lui... *(Soupir profond.)* — cet historien a dit textuellement de moi le jour qu'il m'a vu pénétrer dans l'arène : « Parmi une troupe de lions énormes, l'un entre tous, par sa taille monstrueuse, ses bonds rapides, ses rugissements terribles, ses muscles saillants, sa crinière flottante et hérissée, frappa d'étonnement les spectateurs et attira tous les regards. »

LE VISITEUR, *respectueux.* — On ne saurait mieux vous peindre. S'il est un Roi des Rois des Animaux, j'ai l'honneur de l'avoir devant moi.

LE LION, *avec une lenteur méditative.* — Je suis celui qu'on appelle le Lion d'Androclès.

LE VISITEUR, *dans un élan.* — Le Lion d'Androclès !... Quand je pense que j'ai pu avoir peur de vous ! Le meilleur et le plus doux des êtres ! Le symbole de la plus rare des vertus ! La reconnaissance faite homme... *(Il se reprend :)* faite bête... *(Il se reprend :)* faite lion !

LE LION, *rugissant.* — Vraiment !

LE VISITEUR. — Je... je ne me trompe pas ?

LE LION. — Vous vous trompez ! Vous vous trompez ! Vous ne vous trompez pas sur moi, sur ma nature, non ! Vous vous trompez *sur le fond !* J'en étais sûr ! Vous ne pouvez pas ne pas vous tromper ! C'es la faute de cet historien, de cet Apion ! D'ailleurs, soyons juste, ce n'est pas sa faute à lui non plus. Il a rapporté ce qu'il a vu, et entendu. *(Terrible :) Et en-ten-du !* Voilà pourquoi j'ai voulu vous parler. J'ai craint que vous ne quittiez ces lieux sans prendre garde à moi. Sans m'entendre à mon tour.

LE VISITEUR. — Jamais ! N'auriez-vous rien eu à m'apprendre...

LE LION, *dans un éclat soudain.* — Que savez-vous ?

LE VISITEUR. — Comment ?

LE LION. — Que savez-vous ? Je sais ce que vous savez, mais je veux que vous le disiez ! *(Menaçant et suppliant à la fois :)* Dites-le !

LE VISITEUR, *en tremblant.* — Je sais ce que savent tous les hommes...

LE LION, *déchiré.* — Tous les hommes !

LE VISITEUR. — Vous rentriez chez vous...

LE LION. — Chez moi !

LE VISITEUR, *de plus en plus inquiet.* — Avec une épine dans le pied...

LE LION. — Une épine !

LE VISITEUR. — Vous y avez trouvé un esclave qui fuyait un mauvais maître.

LE LION. — Oui !

LE VISITEUR. — Et qui vous a soigné...

LE LION, *ne dominant plus sa fureur.* — Qui m'a soigné ? Qui m'a soigné ? Vous êtes ici pour réparer les trahisons et les indignités, n'est-ce pas ? Entendez donc ce qui s'est passé dans le désert ! Et ce qui s'est passé ensuite ! Vous saurez alors, vous et *tous* les hommes ! s'il y a quelque justice à m'appeler le Lion d'Androclès ! Le Lion d'Androclès ! Le jour où je rentrais chez moi, accompagné d'un de mes lionceaux, *sans la moindre épine dans le pied,* nous avons entendu des plaintes en direction de ma tanière...

*Une voix gémit au loin.*

LE LIONCEAU. — Qu'est-ce qu'on entend, mon père Lion ?

LE LION. — Chut, écoute !

*Les gémissements.*

LE LIONCEAU. — Une antilope qui s'est cassé une patte ? Mmm... J'aime l'antilope !

LE LION. — Que tu peux être bavard, quand même ! Ce n'est pas une antilope. *(Il écoute.)* Ce n'est pas une gazelle non plus. *(Il écoute.)*

Ce serait plutôt un genre babouin. Allez, courons. Hop !

*Ils bondissent. Un arrêt net devant l'être qui geint.*

LE LIONCEAU, *joyeux.* — Tu avais raison, mon père Lion, tu avais raison ! C'est un singe ! Un drôle de singe ! Il n'a pas de poils sur la figure et sur les pattes ! Et quel drôle de pelage, avec des trous, on dirait ! Est-ce que c'est bon ?

*Les gémissements.*

LE LION. — Tu ne penses vraiment qu'à manger ! Tes frères et toi, vous êtes tout le portrait de votre pauvre mère. Ce singe n'est pas un vrai singe. C'est un homme !

LE LIONCEAU, *effrayé.* — Un homme ? Cette race épouvantable qui nous... ? Tue-le, mon père Lion, tue-le !

LE LION, *sentencieux.* — Mon fils, une Bête qui se respecte ne tue pas un ennemi qui ne peut se défendre, même s'il s'agit d'un animal aussi lâche et aussi dangereux que l'homme. Regarde comme il est dans un piteux état ! Il a dû choir dans un buisson de cactus, il a les jambes et le derrière en sang. Et le soleil lui a tapé un peu fort sur le crâne, il ne sait plus où il est, il ne nous voit pas, il est rouge comme une écrevisse.

LE LIONCEAU. — Qu'est-ce que c'est, une écrevisse ?

LE LION. — C'est une image poétique. Je vais le tirer par le haut de sa tunique jusque chez nous. A l'ombre, quand nous lui aurons donné à boire, quand nous aurons léché ses plaies, il ira mieux. Cours devant pour avertir tes frères !

*Le Lionceau s'élance. Dans la tanière :*

LE LIONCEAU. — Réveillez-vous, là-dedans ! Une fameuse surprise ! Papa ramène un homme !

UN DE SES DEUX FRÈRES. — Un homme ?

L'AUTRE, *tout endormi.* — M'est égal. J'ai pas faim.

LE LIONCEAU. — Ce n'est pas pour manger, imbécile ! C'est pour jouer avec ! Il est malade, on va le soigner ! Il a des épines plein les jambes et le derrière ! Et un de ces coups de soleil, mes enfants !

LE LION. — ...Et nous l'avons soigné.

LE VISITEUR, *ému.* — Ah, monsieur, vous m'en voyez stupide ! De toutes les révélations qui m'ont été faites jusqu'à présent, aucune n'approche la vôtre ! Ainsi ce n'est pas Androclès, c'est vous... ?

LE LION. — Parfaitement. Et lorsqu'il est revenu à lui...

ANDROCLÈS, *après une plainte.* — Oh, que j'ai mal... Oh, que j'ai mal partout... Et c'est la nuit... Et qu'est-ce qui me court sur la figure de si rapeux ? Qu'est-ce qu'... *(Il pousse un hurlement.)* Un lion ! Grand Jupiter, protège-moi, Dieu des Dieux ! Je vais mourir dévoré comme le dernier des chrétiens ! *(Rugissement tendre.)* Prête-moi tes ailes, Mercure, que mes pieds retrouvent leur vélocité pour fuir cette mort affreuse ! Je ne veux pas mourir ! Il me lèche, ce monstre. Il veut savoir si j'ai bon goût ! Pitié, je ne veux pas ! *(Il suffoque. Un rugissement encore plus tendre.)* Tiens... Il se renverse... Il se couche sur le dos... Il se renverse... Il se couche sur le dos... Il se balance de droite et de gauche comme un gros chien... *(Ronronnement énorme.)* ...Comme un gros chat... Et les petits qui me lèchent les plantes des pieds. *(Petit rire.)* Ils me chatouillent... *(Rire plus fort.)* ...Ils me chatouillent !... Et l'énorme lion ronronne de plus en plus ? Qu'est-ce que cela signifie ?

LE LION. — Cela signifiait que nous lui avions rendu l'existence. Il le devina enfin quand il me vit mordre et retirer avec délicatesse les dernières épines qui demeuraient plantées dans sa chair. Il alla boire avidement au trou d'eau qui était la richesse inestimable de ma tanière, puis témoigna une joie folle qu'il exprima par un discours que nous comprîmes fort bien, car les Bêtes sont beaucoup plus intelligentes que les hommes, tandis que lui, il lui avait fallu des pantomimes pour me comprendre...

ANDROCLÈS, *très animé.* — Je m'appelle Androclès, ou Androclus, à ton choix. Tu permets que je te tutoie comme je tutoie Jupiter ! Je suis un misérable esclave qui a fui le plus cruel des maîtres, le proconsul de la province d'Afrique, ton proconsul en somme ! S'il te tombe un jour sous la patte, celui-là, ne lui laisse pas la vie, il la rend intolérable à trop de malheureux ! Les épines du cactus ne sont rien auprès des verges dont il me faisait fouetter chaque jour pour un oui, pour un non, pour une minute de retard, pour un soupir ! Sans parler du cachot, du pain moisi, de l'eau croupie ! J'avoue que je n'aurais pas dû naître esclave, mais il y a de bons maîtres, et je n'ai pas eu de chance dans la distribution ! O merveille, tu me lèches la main, brave Lion, c'est incroyable ! Un être vivant me lèche la main, me témoigne quelque douceur après m'avoir sauvé la vie ! *(Un ronronnement.)* Alors, un soir, n'en pouvant plus, je me suis enfui. Les sentinelles dormaient, on leur demande trop d'efforts, à elles aussi. Je suis parti tout droit à travers le désert, sous les étoiles, préoccupé de mettre au plus vite le maximum de pas entre mon maître et moi. J'ai marché deux nuits et deux jours, sans manger ni boire. En apercevant une montagne creusée d'ouvertures, je me suis dit : « Voici mon refuge. » J'étais si las que je n'ai pas pensé : « Il y a peut-être des lions là-dedans. » Je serais parti encore plus loin et je serais mort à l'heure qu'il est... *(Joyeux :)* Maintenant, j'ai faim !

*Un rugissement de plaisir.*

LE LION. — Je lui donnai un grand coup de langue sur la face pour sceller notre amitié. Un des lionceaux lui apporta de nos réserves un quartier de gazelle. Il le mangea tout cru à notre manière, ce qui me plut. Il s'étendit ensuite, la tête contre mon flanc, et nous nous endormîmes tous ensemble.

Il vécut chez moi trois ans ! Trois pleines années, nourri, couché, dorloté, mieux que ma pauvre Lionne n'avait jamais gâté ses petits. Il paraissait heureux. Pourtant, une nuit que nous rentrions de la chasse, les lionceaux et moi — ils étaient devenus grands et forts — nous trouvâmes la tanière vide. Une tablette était posée devant l'entrée. Elle ne portait aucun signe. Androclès ne savait pas écrire. Mais comme je ne sais pas lire, je l'ai

compris sans peine : il me disait adieu. Nous avons mangé tristement ce soir-là. Je pensais : « S'il ne meurt pas auparavant de soif et de faim, l'imbécile va se jeter dans la gueule des hommes... »

*Une petite troupe en marche.*

LE CHEF LÉGIONNAIRE, *très adjudant.* — Halte ! *(La troupe s'arrête.)* Battez-moi ces nouveaux buissons ! Et si nous n'arrivons pas à le découvrir, gare aux verges pour vous-mêmes !

UN LÉGIONNAIRE, *tout bas.* — Et à l'avancement pour toi.

LE CHEF LÉGIONNAIRE. — Fulgentius, Nevolus et Barba, fouillez la gauche ! Scantius et Cosconius, la droite ! Et que ça saute ! *(Les groupes s'éloignent.)* Crever de chaleur sous la cuirasse et le casque pour chasser l'esclave, on croirait vraiment que ce gibier augmente de prix !

LE SOUS-CHEF LÉGIONNAIRE, *doctoral.* — Il ne s'agit pas de sa valeur, chef. Il faut que tout révolté soit puni. Par justice d'abord, pour l'exemple ensuite. Si l'on marquait plus d'indulgence à un esclave qu'à un soldat, tout le monde voudrait être esclave !

LE CHEF LÉGIONNAIRE. — Je ne sais pas où tu vas chercher tes idées, toi, mais le fait est que tu en as. C'est même pour cela que tu es sous-chef.

DES LÉGIONNAIRES, *criant au loin.* — Tenez, là !... — Le voilà !... — Non, ce n'est pas lui, c'est quelqu'un d'autre !

UN LÉGIONNAIRE, *avec stupeur.* — Je le reconnais ! C'est Androclus ! *(Ils le ramènent bruyamment.)* Chef, c'est Androclus qui a disparu il y a trois ans et que nous avons tant cherché !

ANDROCLÈS. — Ne me faites pas de mal ! Epargnez-moi !

LE CHEF LÉGIONNAIRE. — Androclus ? Est-ce que tu as épargné notre sueur, fils de chienne ! Si nous ne devions pas vous ramener vivants à votre maître, tous tant que vous êtes, je te ferais sauter la tête avec ce sabre pour boire ton sang tant tu m'as donné soif ! Trois ans ? Et frais comme une rose d'Italie ? Tu auras plus chaud devant le proconsul !

*Deux larges coup de gong.*

LE PROCONSUL, *d'une voix lasse.* — Qu'y a-t-il encore ? J'ai consacré la journée aux affaires de l'Etat, les bains m'attendent. Parle, et sans phrases.

UN OFFICIER. — Seigneur, les hommes que j'avais envoyés à la poursuite de l'esclave Costatus en ont retrouvé un autre, Androclus, disparu depuis trois ans !

LE PROCONSUL. — Où cela ?

L'OFFICIER. — En plein désert !

LE PROCONSUL. — Sous forme de squelette ?

L'OFFICIER. — Nullement, seigneur, gros et gras, c'est à n'y rien comprendre !

LE PROCONSUL, *indifférent.* — Demain, tu réuniras tous les esclaves et je le condamnerai à mort devant eux. Il est regrettable que je ne puisse le faire crucifier aussitôt. Une sentence frappe beaucoup moins que son exécution. Mais les jeux de Rome exigent de la matière première, César lui-même m'a fait connaître que la province n'en fournissait pas suffisamment. Ah ! On sait se distraire en ville. Dans cette contrée de sauvages... Que le rebelle soit mis au cachot et aux fers, mais bien nourri, pour le sort qui l'attend ! Demain, nous parlerons aussi du nouveau contingent de fauves que Rome demande, et particulièrement de lions. Avec les éléphants, c'est ce qui lui plait le mieux. Les citoyens ont le sens de la grandeur...

*Un coup de gong.*

LE LION, *féroce.* — Je n'eus pas le loisir de penser longtemps à Androclès. Peu de jours après son départ, notre désert fut envahi par une troupe innombrable et bruyante de soldats, d'esclaves, de chasseurs noirs. J'avais échappé plusieurs fois à des expéditions de ce genre. Mais ce matin-là ils étaient trop nombreux, trop bien commandés. Une cataracte de flèches tua mes trois lionceaux. J'ai perdu la tête, j'ai bondi en avant, prêt à déchiqueter toute cette bande d'assassins. Et je me suis trouvé soudain arraché à ma course par un immense filet, qui est venu s'abattre sur moi je ne sais d'où ni comment, et qui m'a serré, serré, serré ! *(Des hurlements de victoire, suivis d'un court silence.)* J'étais pris. L'Afrique, hélas, fait pousser des arbres encore plus forts que ses lions. Du filet, je passai dans une cage dont les barreaux m'ont découragé les mâchoires. D'ailleurs, maintenant que j'étais seul au monde, je ne me souciai pas de l'avenir. J'ignorais ce que les hommes attendaient de moi. *(Le murmure d'une mer calme.)* C'est sur le bateau, où ma cage avait été roulée parmi beaucoup d'autres — qui ne contenaient pas seulement des Lions, mais des Fauves de toutes espèce, et jusqu'à des Eléphants ! — que je commençai à comprendre.

UN MATELOT, *plein d'admiration.* — Voilà le plus beau !

LE GARDIEN. — Nous avons eu de la peine à l'avoir ! Regarde-moi ce muffle, matelot, et cette gueule ! Quand il se tient debout, il les dépasse tous par la taille et la majesté. Et c'est le premier que j'accompagne qui n'ait pas le mal de mer !

LE MATELOT. — Il a pourtant l'air triste.

LE GARDIEN, *riant.* — Qui donc peut aimer la prison : toi ? Il s'ennuira moins dans l'arène !

LE MATELOT. — J'espère qu'à une si belle bête on va livrer un mets de choix ! Une chrétienne dodue...

LE GARDIEN. — Fort comme il est, il ne doit pas avoir le palais si délicat ! Il aimera mieux un grand gaillard de nègre ! Si tu entendais ses molaires quand je lui donne des os !

LE MATELOT. — Tu ne le nourris pas trop, j'espère ?

LE GARDIEN. — Sois tranquille, je connais le métier ! A bord, demi-portion. Et quand il sera dans la fauverie de l'amphithéâtre, plus de portion du tout ! Et en plus, à l'heure des repas, nous lui mettrons sous les narines de quoi lui garder l'appétit ouvert, des quartiers de viande fraîche, des bols de sang ! Je te prie de croire qu'à ces moments-là, il ne ferait pas bon passer un doigt entre les barreaux de la cage ! Mon frère Phtius y a laissé un bras entier — on est tous de la partie dans la famille — et il a fallu remettre la bête à jeun pendant deux jours.

LE MATELOT. — Et ton frère ?

LE GARDIEN. — Quoi mon frère ? Si tu t'imagines qu'il y a des chirurgiens de service

pour nous recoudre ! Mais sa veuve ne peut pas se plaindre, elle a une bonne pension.

LE LION. — J'entendais ce dialogue avec dégoût. Je n'avais connu personnellement qu'un homme jusqu'alors, le pauvre Androclès. Mais les chasses, les confidences de Lion à Lion m'avaient déjà ouvert les yeux. Si les esclaves sont traités comme des bêtes, pensais-je, c'est qu'ils sont doux comme elles. Les autres hommes sont des monstres. En écoutant mon immonde gardien, je me disais : « Vous n'aurez pas besoin de m'affamer pour me rendre cruel, je n'aurai qu'à suivre votre exemple ! Quand il n'y aura plus d'hommes sur la terre, la vie deviendra supportable. » *(Un petit rugissement de gêne.)* Excusez-moi de vous parler avec cette franchise...

LE VISITEUR. — Je vous en prie. Nous respectons toutes les opinions.

LE LION. — Vous auriez donc bien changé. Quoi qu'il en soit, lorsque ma cage parcourut les rues de Rome, je fus acclamé par des milliers de gens. Je compris que ce n'étaient pas ceux-là que je serais appelé à dévorer. J'en eus du regret. On me descendit dans une tanière cent fois plus vaste et encore plus obscure que la mienne, remplie de bêtes enfermées comme moi et qui tournaient et retournaient sur elles-mêmes en grognant. Elles avaient faim. Je me suis mis à avoir faim, moi aussi. Je dois reconnaître que l'histoire des quartiers de viande, quand elle cesse d'être une histoire pour devenir une réalité, forme un supplice é-pou-van-table. Nous regardions avec une jalousie haineuse ceux d'entre nous qui, chaque jour, étaient dirigés vers l'arène pour y prendre leur repas... Un jour enfin, ce fut mon tour. On me fit passer avec quelques camarades par une longue galerie complètement noire où je me crus aveugle, mais non pas sourd. J'entendais une rumeur qui me rappela désagréablement la chasse dont mes lionceaux et moi nous avions été les victimes. Soudain, un mur grinçant s'ouvrit au fond sur une lumière aveuglante, et la rumeur...

*Ses derniers mots se perdent dans le tumulte formidable de l'amphithéâtre.*

UNE SPECTATRICE. — Regarde, Cerelia ! Le troisième qui vient de sortir !

SA VOISINE. — Ah, qu'il est beau !

LA PREMIÈRE. — Quelle crinière ! Quel mufle ! Je n'en ai jamais vu de si magnifique !

UN SPECTATEUR, *avec un gros rire.* — Méfie-toi, Sosianus, ta femme va te tromper en rêve avec ce lion !

UN AUTRE. — La tienne aussi, et méfie-toi plus que moi de la comparaison !

UN VIEILLARD, *ronchonnant.* — Donner des chiens d'esclaves à de si belles bêtes quand nous devons voir aussi dévorer des adeptes de la fausse religion, c'est mal ordonner le spectacle !

LA PREMIÈRE SPECTATRICE. — Qu'est-ce que ça fait, grand-père ! Une proie est une proie !

LE VIEILLARD, *fâché.* — Pas du tout, pas du tout. Les chrétiens font toutes sortes de simagrées, s'agenouillent, tendent les bras et vont jusqu'à chanter en chœur en étant déjà étripés. Ça, c'est du spectacle. Et un spectacle moral, car de telles provocations révoltent l'entendement et justifient le supplice. Tandis que des esclaves évadés ou voleurs, ils mériteraient de la glu et un millier de fourmis ! Voyez plutôt la mine qu'ils font attachés à leurs pieux, c'est lamentable !

LE PREMIER SPECTATEUR. — Les lions sont encore tout éblouis, mais ils commencent à sentir leur dîner !

LA DEUXIÈME SPECTATRICE, *excitée.* — Ah, c'est ce moment-là que je préfère...

*Une rumeur houleuse.*

LA PREMIÈRE SPECTATRICE. — Regarde, le plus beau des lions a bondi vers l'esclave le plus lointain !

LE PREMIER SPECTATEUR. — Les autres ont l'air de marmottes près de lui !

LA DEUXIÈME SPECTATRICE, *avec un petit rire.* — L'esclave se colle le dos à son pieu comme s'il voulait passer de l'autre côté. Quel dommage que nous soyons si loin !

LE VIEILLARD. — César a mis son monocle. Ce ne doit pas être mal quand même.

LA DEUXIÈME SPECTATRICE. — Il approche. Il approche... Il baisse la tête vers les pieds de l'homme...

LA PREMIÈRE SPECTATRICE, *hystérique.* — Il va la lever, et d'un seul coup de patte il va le fendre en deux!

*Une stupeur soudaine éclate dans l'amphithéâtre.*

DES VOIX, *un peu partout.* — Ah... — Mais regardez !... — Il lui lèche les pieds !... — Le lion lui lèche les pieds !... — Hou ! Hou !... — Conspuez-le !... — A mort le gros chat !... — Abattez-le !... Il lui lèche la figure !... — L'esclave rit !... — Le lion se couche par terre. Il se roule à ses pieds !... — Regardez l'esclave !... — Qui est cet homme ?... — Il rit !.. — Qu'on le renvoie !... — Rentrez le lion !.. — Renvoyez l'homme !... — César, renvoie-le !...

TOUS, *d'un seul cri.* — César, renvoie-le

LE VIEILLARD, *dans sa barbe.* — Ça c'est quand même fort, c'est truqué, c'est truqué.

*L'amphithéâtre entier hurle de joie.*

TOUS. — César a levé le doigt ! Vive César !

LE LION, *grave.* — J'avais retrouvé Androclès. On a beau avoir faim, on ne dévore pas celui dont on a sauvé l'existence ! J'ignore si les autres malheureux ont bénéficié de mon extraordinaire aventure. Je n'avais d'yeux que pour Androclès, mon petit Androclès ! Et si vous aviez vu sa joie ! *(Bref rugissement.)* Des valets sont accourus vers lui pour le détacher du pieu. Ils étaient armés de fourches à cause de moi. Mais je continuais à montrer, en me roulant dans le sable, que je n'étais plus un danger pour personne. Dès qu'il fut libéré de ses liens, il me flatta, me caressa et sans que je comprisse le motif d'un geste aussi imprévu, il me fit ouvrir la gueule toute grande pour y poser sa tête.

*Acclamation triomphale.*

LE CHEF DES VALETS. — Admirable Androclus, César te fait l'honneur insigne de vouloir s'entretenir avec toi. Va jusqu'au pied de la tribune, tandis que nous allons ramener le lion dans sa cage.

ANDROCLÈS, *important.* — Du tout, mon brave, du tout, il ne me quittera pas. Je sui

sûr que César aimera le voir de près. Suis-moi, mon beau.

*Nouvelle acclamation.*

LE LION. — Je le suivis. Je ne lui aurais pas fait l'affront de ne pas lui obéir, bien que sa manière de parler, son maintien, ses attitudes me parussent un peu étranges. Nous atteignîmes le pied de la tribune dorée où César, comme on l'appelait, nous lorgnait à travers un monocle d'émeraude, au milieu d'une cour magnifiquement parée. Il est difficile à un Lion d'admettre que la toute puissance ne s'accompagne pas fatalement d'une grandeur visible. Ce César était repoussant. Mais il avait grâcié mon Androclès, il le considérait avec une curiosité flatteuse, et je l'aimai.

CÉSAR, *d'une voix aiguë et précieuse.* — On me dit que tu te nommes Androclus, ou Androclès, et que tu n'es qu'un esclave condamné à mort pour avoir osé fuir ton maître, le proconsul de la province d'Afrique. Est-ce dans cette contrée barbare que tu as appris à soumettre les fauves ? Les fascinerais-tu de ton regard ? Disposerais-tu plutôt d'une formule secrète qu'il ne ferait pas bon répandre ici, car nous y perdrions nos meilleurs plaisirs !

*Rires des courtisans.*

ANDROCLÈS. — Non, César ! Nul magicien ne s'est jamais soucié du plus humble de tes esclaves, sinon toi-même en m'accordant la vie ! Il est vrai que j'ai osé fuir mon maître. Pour échapper aux poursuites, j'ai marché deux jours et deux nuits à travers le désert. Epuisé par la faim et la soif, brûlé par le soleil, j'ai trouvé refuge dans une caverne creusée au flanc d'une montagne. Je m'y étais installé depuis un moment... *(Bref rugissement de surprise. Au Lion :)* Couché !... Quand j'ai vu arriver ce lion... *(Il hésite.)* qui marchait avec peine. Oui. *(Sa voix s'affermit.)* Une de ses pattes était toute sanglante. Il poussait des cris affreux que lui arrachait la douleur causée par sa blessure. *(Même rugissement.)* Cette vue m'a d'abord glacé de terreur et d'effroi. Mais dès qu'il m'a eu aperçu au fond de la caverne, qui était manifestement sa tanière, il s'est avancé d'un air lamentable... *(Rugissement un peu plus marqué.)* ...Il m'a montré sa patte, et j'y ai découvert une énorme épine qui s'y était fichée. Alors, oubliant toute crainte, n'écoutant que la pitié qui me remplit le cœur toutes les fois qu'un être malheureux... *(Murmure flatteur de l'auditoire. Nouveau rugissement. Au Lion :)* La paix, voyons ! Ne m'interromps pas quand je parle !... Ces bêtes ne sont pas bien fines, César, mais il faut reconnaître qu'elles savent éprouver et pratiquer la reconnaissance. Délivré de son mal, il s'est endormi, sa patte entre mes mains. Dès l'aube, il m'apportait de quoi me nourrir et m'abreuver. Pendant trois ans, je me suis vu l'objet de tous ses soins. Il me réservait les meilleurs morceaux des bêtes qu'il prenait à la chasse et que je faisais cuire aux rayons du soleil. Si l'ennui ne m'avait pas gagné, j'aurais pu finir tranquillement mes jours dans cette retraite éloignée du monde. Mais un esclave est un homme, César, et il a besoin des autres hommes pour trouver quelque prix à la vie, même s'il la risque auprès d'eux.

UNE DAME. — Il a besoin des hommes — ou des femmes !

*Rires.*

CÉSAR. — Continue, philosophe !

ANDROCLÈS. — J'ai donc laissé un soir ma bonne brute de lion...

CÉSAR. — Et tu t'es fait cueillir par les soldats du proconsul ! On n'échappe pas à la justice de Rome. Mais si aujourd'hui c'est ce même lion que tu as retrouvé dans l'arène, c'est que les dieux sont avec toi. *(Murmures d'approbation.)* Le peuple et César le veulent, Androclus, tu vivras libre. Et pour subvenir à ton existence, je te donne ton lion. Tu pourras le montrer sur les places publiques, il me paraît déjà fort bien dressé.

ANDROCLÈS, *débordant de gratitude.* — César... !

CÉSAR. — Apprends-lui à incliner sa tête superbe chaque fois que tu prononceras mon nom !

ANDROCLÈS. — Oui, César !

CÉSAR, *soudain impatient.* — Maintenant, va-t-en. Nous sommes restés sur notre faim, et quelques fauves aussi. Qu'on lui donne une chaîne pour la passer au cou de l'animal !

*Rugissement sourd.*

ANDROCLÈS, *vivement.* — C'est inutile, César ! Il me suivra de lui-même.

LA DAME. — Prends ce ruban, qu'il lui serve de laisse ! Ce n'est pas pour tes beaux yeux que je te le donne, Androclus, c'est pour les siens !

LE LION. — Elle détacha de sa tunique un long ruban qu'elle lança dans l'arène. Androclès le noua autour de mon cou. Je me demande pourquoi je contenais mon chagrin et ma rage. « Voilà, me disais-je, la gratitude des hommes ! Voilà la légende qu'il va raconter à tous les carrefours en m'obligeant à des galipettes de chimpanzé et de chien savant ! » Nous quittions l'amphithéâtre aux acclamations des spectateurs. Déjà, Rome entière se trouvait informée. Des deux côtés de l'avenue, une foule délirante poussait des hurlements en nous voyant passer, lui, le menteur, le charlatan, l'hypocrite, le traître, et moi, le Lion, au bout de ce ruban d'argent qui me serrait la gorge ! On lui donnait des pièces de monnaie, on me jetait des fleurs. Nous marchâmes longtemps, longtemps. La foule devint moins dense. Les enfants qui couraient derrière nous se fatiguèrent. Bientôt — la nuit tombait — il n'y eut plus personne. Personne que lui, avec son nouvel air suffisant, prétentieux, intolérable ! Et moi, le Lion... *(Un bref silence, puis un rugissement terrible.)* ALORS, JE L'AI MANGE.

# L'ARAIGNÉE DE PELLISSON

LE VISITEUR. — Après une Baleine, un Aigle et un Lion, ne manquerais-je pas à mes devoirs en négligeant l'Insecte ? Il en est de glorieux : la Bête à Bon Dieu, le Grillon du Foyer... Mais comment les découvrir, quand les yeux perçants de la Colombe ne sont pas là pour m'aider ?

UNE VOIX, *très musicale, après un petit rire.* — Que diriez-vous d'un Arachnide ?

LE VISITEUR, *surpris.* — D'un Arach... ? Qui parle ?

LA VOIX. — Moi !

LE VISITEUR. — Je ne vois personne... Si ! Un fil brillant près de mon épaule...

LA VOIX. — Plus bas ! Sur votre manche, près du poignet.

LE VISITEUR, *cachant mal sa répulsion.* — Ho, une Araignée... Oui, oui, je vous vois en effet. Je vous vois très bien.

L'ARAIGNÉE, *malicieuse.* — Votre vêtement est sombre, ne me verriez- vous pas beaucoup mieux sur votre main ?

LE VISITEUR. — Non, non, non, je vous en prie, c'est parfait !

L'ARAIGNÉE, *riant de nouveau.* — Vous avez peur, n'est-ce pas ? Que les hommes sont drôles ! Vous parliez à l'instant de grosses Bêtes redoutables, vous auriez craint d'être injuste pour les pauvres petits Insectes, et il suffit que j'atterrisse sur votre manche pour vous faire peur !

LE VISITEUR, *se dominant comme il peut.* — Non, vraiment...

L'ARAIGNÉE. — Je reconnais que vous aviez bien choisi : un Grillon... une Coccinelle... Et si c'avait été une Abeille ou une Guêpe ? Un Moustique, une Fourmi Rouge, une Teigne, une Puce, un Pou, un Scorpion, un Perce-Oreille ? Moi, je ne ferais pas de mal à une Mouche !

LE VISITEUR. — Là, vous exagérez...

L'ARAIGNÉE, *riant.* — J'exagère surtout en vous créant des ennemis imaginaires. Personne ici ne fait plus de mal à personne.

LE VISITEUR. — Je l'ai déjà appris, il est vrai.

L'ARAIGNÉE. — Ce qui subsiste, je le constate, c'est la répugnance que certains d'entre nous inspiraient vivants. Si je n'avais mes souvenirs personnels, j'en serais attristée...

LE VISITEUR. — Parlez-vous sérieusement, ou continuez-vous à vous moquer de moi ?

L'ARAIGNÉE. — Les deux.

LE VISITEUR. — Je parie que vous êtes l'Araignée de Pellisson ?

L'ARAIGNÉE. — Vous l'avez connu ?

LE VISITEUR. — A trois siècles de distance, ce me serait difficile !

L'ARAIGNÉE. — Je pensais bien qu'avec un habillement pareil... Alors, soyez moins familier, vous n'avez pas apprivoisé les Araignées ensemble ! Dites : Monsieur Pellisson. *(Elle rit.)* Un innocent !

LE VISITEUR. — Vous entendez par là qu'il a été emprisonné à tort ?

L'ARAIGNÉE. — A tort ou à raison, je ne me suis jamais occupée de la justice des hommes ! M. Pellisson était un innocent de nature, un innocent à l'égard de n'importe qui, du roi, de moi — de moi surtout ! Figurez-vous qu'il m'a découverte dans son cachot, à la Bastille !

LE VISITEUR. — N'est-ce pas la vérité ?

L'ARAIGNÉE. — Oui, la vérité officielle ! *(Elle feint de réciter une leçon :)* M. Pellisson, secrétaire, puis conseiller de Louis XIV, membre et historien de l'auguste Académie Française, ayant été puni par le roi de sa trop grande fidélité au surintendant Fouquet, et se trouvant enfermé à la Bastille, apprivoisa une Araignée. *(Elle éclate de rire.)* Il y avait plus d'une année que je vivais avec lui sans qu'il en eût le moindre soupçon ! J'étais depuis les fêtes de Vaux sa compagne la plus fidèle !

LE VISITEUR, *dérouté.* — Vous plairait-il, madame...

L'ARAIGNÉE. — Mademoiselle.

LE VISITEUR. — ...Mademoiselle, vous plairait-il de me donner quelques éclaircissements ?

L'ARAIGNÉE. — A la condition que votre bras demeure bien immobile !... Voilà... Les fêtes de Vaux : vous avez entendu parler des fêtes de Vaux ? Ces fêtes vraiment royales offertes par M. Fouquet au roi, et qui devaient provoquer la jalousie et la colère de ce prince ? J'étais là. Je suis née dans le château de Vaux-le-Vicomte, dans la chambre où M. Pellisson, ami et protégé de Fouquet, fut logé pendant les Fêtes. Dire que je m'y trouvais heureuse serait excessif. Comment une Araignée aurait-elle pu se plaire dans un château si neuf ? J'avais entendu raconter par ma mère qu'il existait dans des villes de vieilles maisons décrépites, sombres et sales où vivaient de plus favorisées que nous. J'en rêvais, tandis que M. Pellisson poussait en grande hâte un travail à lui commandé par un comédien nommé Molière. Ce Molière était venu dix fois depuis le matin...

MOLIÈRE, *impatient.* — Alors, Pellisson, ce prologue ?

PELLISSON, *très posé.* — Je l'achève, mon ami, je l'achève.

MOLIÈRE. — Sans vous rien reprocher, vous aurez mis pour écrire quarante vers le temps qu'il m'a fallu pour toute une pièce avec ornements et ballets ! Nous jouons demain !... J'oublie le respect que je vous dois, moi qui

ne suis qu'un batteur d'estrade. Mais ce prologue...

PELLISSON, *avec un soupir de satisfaction.* — Le voici ! Croyez-vous qu'il soit aisé, en quarante vers, de flatter notre Roi aussi dignement que le veulent sa grandeur et notre hôte ?

MOLIÈRE. — Sans doute, sans doute, sinon je ne vous l'eusse point demandé. Voyons-le !

PELLISSON. — Donc, une Naïade surgira d'une grande coquille marine comme vous l'avez souhaité. Et elle dira :

Pour voir en ces beaux lieux le plus grand [Roi du monde,
Mortels, je viens à vous de ma grotte pro- [fonde...

MOLIÈRE. — Ne me lisez pas tout, mais seulement les éloges.

PELLISSON

Qu'il parle ou qu'il souhaite, il n'est rien [d'impossible,
Lui-même n'est-il pas un miracle visible ?

.....

Jeune, victorieux, sage, vaillant, auguste,
Aussi doux que sévère, aussi puissant que [juste,
Régler et ses Etats et ses propres désirs,
Joindre aux nobles travaux les plus nobles [plaisirs,
En ses justes projets jamais ne se méprendre,
Agir incessamment, tout voir et tout entendre:
Qui peut cela, peut tout; il n'a qu'à tout oser,
Et le ciel à ses vœux ne peut rien refuser.

MOLIÈRE. — Ah, que cela est beau, Pellisson ! En quelles heureuses dispositions le mettez-vous pour écouter la pièce !

PELLISSON. — Entendez encore ceci, je vous prie :

Vous le verrez demain, d'une force nouvelle,
Sous le fardeau pénible où votre voix l'appelle,
Faire obéir les lois, partager les bienfaits,
Par ses propres conseils prévenir nos [souhaits,
Maintenir l'univers dans une paix profonde
Et s'ôter le repos pour le donner au monde.
Qu'aujourd'hui tout lui plaise...

L'ARAIGNÉE, *éclatant de rire.* — Connaissez-vous rien de si comique, quand on sait ce qui devait arriver vingt jours plus tard ? Le soir du spectacle, après un feu d'artifice de toute beauté que j'ai vu de ma toile, et tandis que des musiciens se faisaient encore entendre, un autre confrère de M. Pellisson le raccompagnait jusqu'à notre chambre. C'était un homme dont beaucoup de Bêtes vénèrent ici la mémoire, je ne sais pourquoi.

PELLISSON. — Eh bien, monsieur de La Fontaine, je suis au regret de ne vous voir point partir avec moi demain matin. Mais je conçois que les nymphes de Vaux vous retiennent plus que ne vous attirent les rues étroites et les logis obscurs de Nantes ou de Paris !... Vous rêvez ?

LA FONTAINE, *préoccupé.* — Je songe encore à votre prologue pour la comédie des *Fâcheux.* Vous nous avez donné en peu de vers un ouvrage remarquable, et j'en demeure frappé.

PELLISSON. — Mais encore ?

LA FONTAINE, *à mi-voix.* — Vous avez marqué avec une force étrange le sentiment de justice qui anime notre Roi. On eût dit que vous cherchiez à vous en persuader d'abord...

PELLISSON, *effrayé.* — « On eût dit » ? *Qui* eût dit ? Qui aurait pu exprimer une supposition si folle ? Monsieur de La Fontaine, pas le Roi, j'espère !

LA FONTAINE. — Grands dieux non, monsieur Pellisson ! Son visage montrait une parfaite égalité d'humeur. J'énonçais une idée personnelle, peut-être parce que j'éprouve moi-même quelque inquiétude à l'endroit de M. Fouquet. Avoir reçu le Roi avec un tel faste, vouloir lui donner une telle leçon de magnificence...

PELLISSON, *fâché.* — Monsieur de La Fontaine, vous bâtissez des fables à longueur de journée et celle-ci est la plus téméraire qui vous soit jamais venue à l'esprit ! Bonsoir !

*Il claque sa porte.*

L'ARAIGNÉE. — Je me moquais bien de ce dialogue ! Je n'en retenais qu'une phrase : « Les rues étroites et les logis obscurs de Nantes ou de Paris »... Je résolus de partir, moi, avec M. Pellisson. Il m'inspirait confiance : il était laid, nous étions faits l'un pour l'autre. Je jugeai néanmoins préférable de me cacher dans son bagage, bien qu'il en eût fort peu. Il s'habillait toujours de noir, on eût dit un apothicaire. Sa demeure était plutôt noire aussi, assez bien garnie de mouches, mais son valet, un Basque stupide et morne, se préoccupait trop de les chasser. Ma vie s'écoulait pourtant mieux qu'au château, lorsqu'un jour j'appris une nouvelle qui me transporta d'allégresse.

*Un carrosse escorté de cavaliers s'arrête dans la rue.*

L'EXEMPT DU ROI. — Holà, de la fenêtre ! Est-ce dans cette maison que loge le conseiller Pellisson ?

BASQUE, *d'une voix idiote.* — J' sais pas s'il est conseiller, mais c'est bien l'nom d' mon maître.

L'EXEMPT. — Alors, descends, et ouvre un peu plus vite !

BASQUE. — Eh bien et vous, qui donc vous êtes avec tous ces cavaliers qui vous entourent ?

L'EXEMPT. — Tu le sauras bientôt toi-même si tu n'ouvres pas sur le champ !

BASQUE, *sans hâte.* — Bon, bon...

*Il descend l'escalier, ouvre la porte.*

L'EXEMPT. — Où est ton maître ?

PELLISSON. — Me voici. Mais, monsieur, si j'en juge par votre aspect et votre baguette blanche, vous êtes un exempt de Sa Majesté ?

L'EXEMPT. — Et c'est d'ordre de Sa Majesté, monsieur, que je viens vous prier de me suivre.

PELLISSON, *incrédule.* — Ma foi, monsieur l'exempt, vous me donnez la comédie ! J'ai l'honneur d'être conseiller du Roi !

L'EXEMPT. — Le titre figure en effet sur l'ordre que je tiens.

PELLISSON. — Et je suis également le premier commis de M. le Surintendant !

L'EXEMPT. — Celui-là n'y figure pas, mais il le justifie sans doute.

PELLISSON. — Quoi ? Qu'est-ce à dire ?

L'EXEMPT. — Que M. Fouquet doit recevoir pour l'heure une visite pareille à celle que je vous rends.

PELLISSON, *stupéfait.* — M. Fouquet ? Sa Majesté fait... fait arrêter M. Fouquet ?

L'EXEMPT. — Le grand mot ! Elle le convie, comme vous-même, à son château de la Bastille...

L'ARAIGNÉE, *ravie.* — La Bastille ! Un bonheur délirant m'envahit. A Vaux-le-Vicomte, ma mère et mes aïeules qui contaient des histoires en filant leurs toiles avaient bercé mon enfance de légendes féeriques sur la Bastille. Les sombres maisons des villes n'étaient rien auprès de la Bastille. Là, une délicieuse humidité, des murs énormes percés de mille trous profonds, des soupiraux brisés par où pouvaient pénétrer les mouches par centaines, par milliers, des paillasses grouillantes d'insectes comestibles, tout y composait l'univers idéal ! Les petites Araignées vertueuses des légendes, après avoir échappé aux coups de chiffon mortels, aux nettoyages arachnicides, se trouvaient miraculeusement transportées à la Bastille, où se célébraient enfin dans une joie sans mélange leurs fiançailles et leurs noces, en attendant d'avoir beaucoup d'enfants, de beaux enfants bien forts et bien velus, de vrais princes... D'ailleurs ne disait-on pas que le Roi et la Reine des Araignées avaient fait leur palais de la Bastille ? Et c'était là que le Roi des Hommes conviait M. Pellisson ! Je me laissai glisser sur le chapeau de l'exempt.

*Dans la rue, les chevaux s'impatientent.*

L'EXEMPT. — Monsieur, vous faites attendre l'exempt du Roi !

PELLISSON, *accablé.* — Basque, as-tu terminé mon bagage ?

BASQUE. — J'l'ai terminé, mais j'veux pas qu'on y touche ! J'le porterai moi-même ! J'veux accompagner mon maître !

L'EXEMPT. — A ton gré, mais si tu tiens à l'accompagner jusqu'au bout, sache que tu n'en reviendras aussi longtemps qu'il n'en reviendra lui-même !

PELLISSON, *voulant raisonner Basque.* — Mon bon Basque...

BASQUE. — Ah, j'pourrai pas sortir ? Eh ben, j'emporterai ma musette ! Ça s'ra toujours une façon d'en jouer un air !

*Il rit tout seul.*

LE CHEF DE L'ESCORTE, *les voyant paraître.* En selle !

L'EXEMPT. — Montez dans ce carrosse, monsieur. Monte, toi aussi. Que l'on baisse les persiennes !... Et maintenant, en route !

*Le carrosse et l'escorte prennent le trot.*

L'ARAIGNÉE. — Nous roulâmes, roulâmes, roulâmes. L'exempt et M. Pellisson s'entretenaient poliment. Mon cœur battait d'impatience. Enfin...

*Le cortège ralentit, s'arrête.*

UNE SENTINELLE, *du haut d'une tour.* — Qui vive ?

LE CHEF DE L'ESCORTE. — Ordre du Roi !

*Une cloche sonne trois coups. Le pont levis s'abaisse. Le cortège avance lentement, s'arrête de nouveau.*

L'EXEMPT. — Voici M. Pellisson, monsieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR, *très prévenant.* — Soyez le bienvenu, monsieur Pellisson. Je suis fort honoré de recevoir ici un académicien !

PELLISSON, *toujours grave.* — Monsieur de Bezemaux ?

LE GOUVERNEUR. — Gouverneur pour le Roi de ce château, monsieur, et dévoué à vos ordres ! Me ferez-vous l'honneur de partager ma table ce premier soir, avant que je vous fasse ouvrir votre appartement ?

PELLISSON. — Je vous rends grâce, monsieur le Gouverneur, les émotions ne m'ont pas creusé... Mais puisque votre charge semble avoir épargné en vous les sentiments humains, ah, monsieur, daignez me faire savoir comment se trouve M. Fouquet, acceptez de me le laisser voir un instant !

LE GOUVERNEUR, *bonhomme.* — Vous ne semblez pas soupçonner les règlements de cette résidence, monsieur ! Il faut s'accoutumer d'y vivre chacun pour soi. Plus on ignore ses voisins, mieux on s'y porte... Mais je m'en voudrais de vous retenir davantage en pleine cour. Suivez-moi, je vous prie.

*La petite troupe traverse la cour et s'engage dans un couloir sonore.*

L'ARAIGNÉE. — Du chapeau de l'exempt, qui ne nous accompagnait plus, je n'avais eu que le temps de sauter sur la tignasse d'un des porte-clefs, si crasseuse que je ne risquais pas d'y être vue. Cependant, l'aspect du château dépassait mes espérances. A l'extérieur, des murailles formidables, des tours massives ; au dedans, des couloirs et des escaliers sans lumière où résonnaient les pas... Avec ses pierres blanches, ses lustres, son soleil, le château de Vaux était une horreur en comparaison ! Ma déception ne fut que plus vive lorsque le porte-clefs...

*Une serrure peu bruyante. La porte s'ouvre sans grincer.*

PELLISSON, *surpris.* — Quoi ! Une si bonne chambre ? Des chaises, une table, un lit ! Une excellente fenêtre ? Une bibliothèque ?

LE GOUVERNEUR, *avec un rire satisfait.* — Votre surprise paraîtra fort agréable au Roi quand j'aurai l'honneur de la lui rapporter, monsieur. Car c'est à sa bienveillance, comme vous pouvez le croire, que vous devez cette aimable retraite. Voyez au-dessus de la cheminée un portrait peint de ses augustes traits. En les contemplant chaque jour, vous pourrez méditer sur la véritable grandeur, que *personne*, parmi les sujets d'un tel prince, ne saurait approcher !

*Une toux pesante.*

PELLISSON. — Quel est ce gentilhomme ?

LE GOUVERNEUR, *sur un ton détaché.* — Un Allemand, que les déconvenues de la trahison nous ont mis en devoir d'héberger ici. Il sera pour vous, j'en suis sûr, d'une agréable compagnie...

PELLISSON, *saluant.* — Monsieur.

L'ALLEMAND. — Mein Herr !

*Il tousse de nouveau.*

LE GOUVERNEUR. — Voilà qui va fort bien. Je vous salue, messieurs.

*La porte se referme sur lui.*

L'ARAIGNÉE. — Cet Allemand était un « mouton », selon votre curieux langage. Assez mal choisi d'ailleurs, car il n'entendait pas le français ! M. Pellisson le lui enseigna, et l'espion devint son ami, son émissaire, puisqu'il pouvait sortir à son gré. Moi, depuis le premier moment, je ne dérageais pas. J'avais failli repartir sur la tignasse du porte-clefs, je me demande encore ce qui me retint. Dans cette trop belle chambre, le plafond et les murs blanchis à la chaux, le plancher de briques, la cheminée occupée par un grand feu de bois m'obligeaient à me dissimuler sans cesse. Toutes mes toiles étaient détruites par le maudit Allemand. Les mouches étaient encore plus rares qu'au château de Vaux. M. Pellisson devait conter dans ses Mémoires qu'il passa ses premiers mois au cachot. Plût au ciel qu'il eût dit vrai ! Le cachot n'intervint dans notre vie que beaucoup plus tard, quand le prisonnier eut exaspéré le roi par sa conduite.

LE GOUVERNEUR, *furieux.* — Monsieur Pellisson, les plaidoiries réitérées pour M. Fouquet que vous osez mettre sous les yeux du Roi lui sont devenues intolérables. Un acharnement si tenace en faveur d'un séditieux a laissé la plus indulgente patience. Puisque la meilleure des hospitalités...

PELLISSON, *l'interrompant.* — La meilleure, monsieur de Bezemaux ? Sans promenades, sans visites, sans jamais aucune réponse à mes lettres ? Un criminel...

LE GOUVERNEUR, *l'interrompant à son tour.* — Il n'est de pire crime que d'offenser le Roi ! Vous voulez une réponse ? Vous allez connaître enfin le véritable sort des criminels de lèse-majesté ! Une promenade ? Nous allons descendre dans l'instant au plus bas d'une des tours ! Des visites ? Vous aurez celles des rats et des araignées ! Allons !

L'ARAIGNÉE, *aux anges.* — Des Araignées ! Enfin, enfin, des Araignées ! Je sautai sur l'épaule de Basque. Des Araignées ! Non que j'eusse la moindre envie de rencontrer mes sœurs, et je comptais bien faire un mauvais parti à celles qui me voudraient disputer ma pitance. Mais j'allais connaître enfin la Bastille des Araignées. Tout le long de la descente qui se montrait à chaque pas plus sinistre, je chantais à tue-tête le refrain de notre hymne : « Araignée du matin, j'ai faim ! Araignée du soir, à boire ! » Quand nous atteignîmes le bas de l'escalier tournant et que je vis, à la lueur de la lanterne balancée devant nous par le porte-clefs, des milliers de toiles pendant de la voûte basse, je ne me connus plus de joie. Et sur notre passage toutes les Araignées reprenaient en chœur : « Araignée du matin, j'ai faim ! Araignée du soir, à boire ! »

*Un double tour de clef et des verrous très bruyants.*

LE GOUVERNEUR, *brutal.* — Adieu, monsieur Pellisson !

*La porte, les verroux, les tours de clef. Puis les pas qui s'éloignent. Un long silence.*

BASQUE. — Eh bien, moi, j'vois pus rien... Mais pour les odeurs !... Ho, qu'est-ce que j'viens d'toucher là...

PELLISSON. — C'est moi, Basque. Ne dirait-on pas qu'un peu de jour filtre par ici... ? Oui, c'est un soupirail tout couvert de toiles d'araignées. Le vois-tu ?

BASQUE. — Attendez que j'prenne mon bonnet, j'vous vas nettoyer ça. *(Il crache sur la vitre.)* Et allez donc ! *(Il recommence.)* Et allez donc !... Tiens, nous avons vue sur les fossés du château ; si jamais l'eau monte, faudra savoir nager... V'là que j'vous distingue... Et une paillasse, y en a même qu'une... V'là un escabeau, une cruche... *(Effrayé.)* Et ça, qu'est-ce que c'est qu'ça qu'a l'air d'un mort ?

PELLISSON. — Une couverture sans doute. *(Frissonnant :)* Oh, il y avait un rat en dessous.

BASQUE. — J'aime pas les rats, j'aime pas les rats. J'vas leur casser les reins à tous pour leur apprendre. Eh ben, mon pauv'maître, nous v'là ben nantis...

PELLISSON, *avec une amertume ironique.*

Jeune, victorieux, sage, vaillant, auguste,
Aussi doux que sévère, aussi puissant que juste !

Que vous aviez raison, monsieur de La Fontaine ! Où êtes-vous, mon cher ami ?

BASQUE. — J'sais pas où est M. de La Fontaine, ni M. Corneille, ni la bonne Mlle de Scudéry, ni tout le monde de Paris ou de Nantes, mais j'sais ben qu'y doivent et' mieux qu' nous...

PELLISSON. — Basque, tire quelques sons gaillards de ta musette, que nous reprenions courage !

*Basque obéit.*

L'ARAIGNÉE. — Mon bonheur était sans bornes. Je m'installai entre deux pierres tout près du soupirail, sans craindre de m'en voir délogée par des habitantes jalouses. Le coup de bonnet de Basque avait dû les épouvanter. Une vitre était brisée à l'angle le plus proche. Les mouches devaient passer par là en nombre, le cachot bourdonnait de leur vol. Sans plus attendre, je me mis à filer la plus belle toile de ma vie !

LE VISITEUR. — Et c'est alors, mademoiselle, que M. Pellisson vous apprivoisa ?

L'ARAIGNÉE, *moqueuse.* — Qu'il « m'apprivoisa », comme vous dites. Non pas tout de suite ; quand le gouverneur lui eut fait enlever ses derniers livres, dont il n'usait d'ailleurs plus pour lire, mais pour écrire dans leurs marges ! Car il écrivait toujours, bien qu'il eût été privé de tous ses instruments. Il détachait le plomb des vitres et en usait comme de crayon. Ou bien il fabriquait une espèce d'encre en délayant de la croûte de pain brûlé dans quelques gouttes du vin qu'on lui servait. Lorsqu'il se vit privé de sa raison d'être, il chercha un moyen de se désennuyer. *(Solennelle :)* Il remarqua ma toile. *(Elle éclate de rire.)* Depuis le temps que j'y travaillais !

PELLISSON. — Basque, as-tu vu cette merveilleuse toile d'araignée, devant le soupirail ?

BASQUE, *morne.* — Faut croire que non, sans ça j'l'aurais enlevée...

PELLISSON. — Tu aurais eu grand tort, elle passe la dentelle la mieux ouvrée !

BASQUE. — Tort ou non, j'ai pus d'goût à rien. Y aura jamais moyen d'faire le ménage à fond dans un endroit pareil.

PELLISSON. — Si nous tentions d'apprivoiser son hôtesse ?

BASQUE. — J'vous entends pas, mon maître.

PELLISSON, *sans impatience.* — Je parle de l'araignée.

BASQUE, *s'esclaffant.* — Apprivoiser une araignée ? Pensez-vous qu'elle nous filera une corde assez solide pour marcher dessus comme des funambules et nous en aller de l'autre côté du fossé plein d'eau ?

PELLISSON. — J'attrape une mouche... Je la mets sur le bord du soupirail... Vois ! L'insecte paraît tout en haut de sa toile ! Je ne bouge pas. *(Vivement)* Basque ! Joue de la musette !

BASQUE. — Que je joue... ?

PELLISSON, *impatient cette fois.* — De la musette, oui ! Mais une chanson qui soit bien douce et bien facile ! Nous nous retirerons cependant au fond du cachot, afin que rien ne puisse troubler la visiteuse...

BASQUE, *de plus en plus ahuri.* — Eh bien...!

PELLISSON, *dans un murmure.* — Chut. Et viens jouer ici, tout de suite ! *(Tandis que la mélodie de la musette s'élève, il reprend, toujours à voix basse :)* La voici qui descend au cœur de la toile. Elle s'arrête. Repart. Descend encore. Elle atteint la mouche. Elle s'en saisit. Cesse de jouer ! *(Basque obéit.)* Elle remonte avec sa proie et disparaît dans son trou. Voilà qui est parfait.

BASQUE, *finaud.* — Ah oui ? Parce que vous croyez que si j'avais pas soufflé mon air, elle se serait laissé mourir de faim ?

PELLISSON, *indulgent.* — Tu es le plus sot des niais, mon pauvre Basque ! Je veux qu'à chaque fois que je lui offrirai une mouche, tu répètes ta mélodie. Peut-être viendra-t-il un jour où notre araignée associera le son et le repas ?

BASQUE. — Eh ben, j'voudrais ben voir ça !

L'ARAIGNÉE. — Il le vit. Il vit bien davantage. Il vit M. Pellisson mettre la mouche de plus en plus loin sur le bord du soupirail, puis sur la terre qui servait de plancher, puis au milieu du cachot, puis sur son pied à lui ! Basque répétait la petite chanson aussi longtemps que je n'avais pas atteint ma proie. Il s'arrêtait alors, et je n'avais plus qu'à regagner mon trou à toutes jambes avec mon beau souper.

LE VISITEUR. — C'est admirable !

L'ARAIGNÉE, *curieuse.* — Qu'est-ce qui vous paraît admirable ?

LE VISITEUR. — Cette idée de M. Pellisson !

L'ARAIGNÉE. — Vous la trouvez *vraiment* admirable ?

LE VISITEUR, *un peu troublé.* — Il est vrai que depuis mon arrivée ici, mes idées sur les Bêtes...

L'ARAIGNÉE. — ...Vous semblent un peu courtes, n'est-ce pas ? Voyons, monsieur, prenez la peine de réfléchir ! Des mouches, j'en avais autour de moi à ne savoir qu'en faire. Il s'en prenait dans ma toile de quoi me donner une indigestion chronique, si je ne m'étais imposé un régime raisonnable. Le hasard a voulu qu'au moment où M. Pellisson a tourné pour la première fois son regard vers ma toile, rien n'y fût encore prisonnier. J'en a conclu que je manquais de nourriture. N'est-ce pas naïf ?

LE VISITEUR. — Ainsi, mademoiselle, c'est par sympathie...?

L'ARAIGNÉE, *vivement.* — Innocent vous-même ! Par jeu. Uniquement par jeu. Je n'avais nul besoin de la musette de Basque, pour la raison que je guettais chaque jour l'heure où M. Pellisson cueillerait une mouche, d'un geste chaque jour plus habile, et se donnerait la peine et le plaisir d'inventer un endroit chaque jour plus proche de lui. Bientôt il me faisait grimper sur son genou, sur sa main ! La joie de cet homme grave et noir, l'ébahissement stupide de Basque m'amusaient à la folie.

LE VISITEUR. — Mais n'a-t-il jamais été frappé par les autres mouches, celles qui se prenaient d'elles-mêmes dans votre toile ?

L'ARAIGNÉE. — Comment l'aurait-il pu ? J'passais mon temps à faire la police pour le empêcher de se prendre. Ce n'était pas commode, croyez-le ! Ni reposant ! Mais quand on joue, on joue. M. Pellisson eut des idées de plus en plus cocasses.

*Mélodie de la musette.*

PELLISSON, *à mi-voix, très animé.* — Nous allons faire encore mieux aujourd'hui. Sur mon nez. Je place la mouche sur mon nez. *(D'ahurissement, Basque fait une fausse note.)* Prends garde ! Si tu te trompes, la pauvrette ne va pas s'y reconnaître ! Voyons : je renverse la tête bien en arrière... Je pose la mouche... Il est heureux que Dieu m'ait fait un nez plutôt large en sa terminaison... Où est-elle, la mignonne ? Je ne puis rien voir d'être ainsi renversé. Il serait bon qu'elle se hâtât...*(Musique un peu plus forte.)* Ah la malicieuse ! Ah la mâtine ! Elle vient par l'arête de la voûte ! Elle a pris le plus court chemin !... La voici juste au dessus de moi !... Elle se laisse glisser le long du fil qu'elle dévide... Hop ! *(La musique s'interrompt brusquement.)* Et la voilà repartie ! *(Avec gravité :)* Demain, nous atteindrons peut-être au couronnement de nos efforts...

L'ARAIGNÉE. — Et le lendemain...

*Mélodie.*

PELLISSON, *à mi-voix.* — Ce que je veux tenter aujourd'hui, c'est de la faire venir sans appât ! Simplement sur ma main ouverte, la paume nue... En véritable amie, en compagne de notre infortune... La vois-tu ? *(Basque répond affirmativement par des inflexions de la musette.)* Oui, je la vois également. Va-t-elle s'arrêter en route, ne rien découvrir ? *(Cri de bonheur :)* Non !

*Marche triomphale de la musette.*

L'ARAIGNÉE. — Son plaisir fut tel que je résolus, pour le lendemain, de lui apporter une mouche moi-même. J'imaginais les exclama-

ons qu'il pousserait et m'en divertissais d'avance. Après quoi, je commencerais à ouer *contre* lui, ou plutôt contre Basque, qui ne prétendait sotte et toute mécanique dans es réactions à sa chansonnette. Sans elle, disait-il, son maître ne serait arrivé à rien. J'avais l'intention de boucher une nuit les trous de l'instrument avec des boulettes de terre. Je ne me doutais pas que le sort allait mettre un terme brutal à nos amusements.

*Les tours de clef. La porte.*

LE GOUVERNEUR. — Lève mieux ta lanterne, manant, que j'y voie un peu clair ! *(Bref silence, puis d'un ton ironique :)* Mes hommages, monsieur Pellisson ! Peut-être me ferez-vous la grâce de quitter votre escabeau pour me répondre ?

PELLISSON. — Je vous salue, monsieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR. — La lueur de cette lanterne paraît vous éblouir. Seriez-vous déjà comme ces hiboux et ces chats-huants qui ont besoin de la nuit pour y voir ?

PELLISSON. — Vous m'y avez contraint, monsieur. Il est vrai que mon brave Basque et moi...

BASQUE, *grognant.* — Oh j'y suis point encore ! Ce grand escogriffe nous laisserait sa lanterne que j'y trouverais point de mal !

LE GOUVERNEUR, *à Basque.* — Il ne tient qu'à toi de nous quitter ! Le Roi ne se soucie guère d'un croquant de ta façon !

BASQUE. — Il a ben raison, j'le connais pas non pus ! Mais j'connais mon maître, et j'le laisserai pas. Qui donc qui lui secouerait son habit ?

LE GOUVERNEUR. — Voilà donc d'où vient la poussière que je vois accumulée partout !

PELLISSON. — Monsieur de Bezemeaux, je doute que Sa Majesté vous ait donné l'ordre d'ajouter le poids de vos sarcasmes à la misérable condition où vous me tenez réduit.

LE GOUVERNEUR. — Monsieur Pellisson, je vous répondrai ce que je viens de dire à votre valet : votre sort ne dépend que de vous. *(Faussement ému :)* N'est-ce pas une pitié qu'un si grand historien perde ses plus belles années au fond d'une tour de la Bastille ? Votre fonction est de produire de la prose et des vers. Je suis sûr qu'il s'en compose dans votre tête. Que deviennent-ils, depuis que vous m'avez obligé à vous retirer une plume dont vous faisiez un si méchant usage ? A quoi employez-vous d'interminables journées, et des nuits plus longues encore peut-être ?

PELLISSON, *assez vif.* — Je me suis découvert une nouvelle Muse, monsieur ! Je l'ai l'ai apprivoisée, charmée, elle accourt au moindre appel.

LE GOUVERNEUR. — Les illusions et les fantômes ne font pas de solide compagnie.

PELLISSON. — Mais cette Muse est aussi réelle que vous et moi ! Elle peut vous apparaître tout comme à nous si je l'invite ! Basque, n'est-il pas vrai ?

BASQUE. — J'lui connaissais pas c'nom d'Muse, mais oui dame, c'est vrai ! Même que c'est moi qui la fais venir !

LE GOUVERNEUR. — Les voilà fous l'un et l'autre...

PELLISSON. — Basque, prends ton instrument ! Ne bougez pas de votre place, monsieur le Gouverneur. Ni vous, geôlier. Pour moi, j'ouvrirai simplement la main, comme ceci... *(Il ordonne :)* Joue maintenant ! *(Mélodie.)* Regardez qui surgit là-bas près du soupirail, sur cette toile plus fine que les plus fines toiles de soie !

LE GOUVERNEUR. — Une araignée ? Et vous osez prétendre qu'elle répond à votre musique ?

PELLISSON. — Je ne prétends rien, monsieur ! Suivez sa marche ! Voyez comme elle est descendue jusqu'au plancher. Elle atteint ma semelle, monte sur le soulier, sur la boucle, elle s'accroche à mon bas de ses pattes agiles, elle grimpe...

LE GOUVERNEUR. — Ma foi, je n'ai jamais rien vu de pareil !

PELLISSON. — Elle contourne la poche de ma culotte, passe habilement sur mon justaucorps. Venez, ma jolie, venez, ma gracieuse !

LE GOUVERNEUR. — Sa jolie ! Sa gracieuse !

PELLISSON. — Sautez sur ma manche ! Nous y voilà. Oui, cette main est vôtre ! Joue toujours, Basque ! Tenez, monsieur le Gouverneur, voyez plus près !

LE GOUVERNEUR, *pris de dégoût.* — Quelle horreur !

*Il donne un tape violente sur le bras de Pellisson. La mélodie s'interrompt brusquement.*

BASQUE, *dans un cri.* — Oh misère !...

PELLISSON, *en même temps.* — Monsieur, que faites-vous ! Vous l'avez renversée !

LE GOUVERNEUR, *avec de furieux coups de talon.* — Et je l'écrase ! Je l'écrase !

BASQUE, *entre ses dents.* — Bourreau !

L'ARAIGNÉE, *avec insouciance.* — J'étais morte. J'entendis très très loin M. Pellisson qui s'écriait...

LA VOIX DE PELLISSON. — Ah ! Monsieur, j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez cassé le bras...

LE VISITEUR. — Nous connaissons sur la Terre et cette fin et ce mot, mademoiselle. Ils sont célèbres.

L'ARAIGNÉE. — Je découvris que je l'étais en arrivant ici. M. Pellisson continuait de croupir dans son cachot, quand je savais déjà qu'il me devrait l'immortalité plus sûrement qu'à ses ouvrages.

LE VISITEUR. — Savez-vous également qu'après plusieurs années il obtint la grâce du roi et devint l'un de ses favoris, tandis que Fouquet se mourait dans une prison lointaine ?

L'ARAIGNÉE, *avec un petit rire désabusé.* — Je sais, je sais. Les hommes sont bien les plus décevants des animaux !

# L'HIRONDELLE DU FAUBOURG

LE VISITEUR. — Me voici donc parvenu à la fin de mon extraordinaire enquête. Ce n'est pas sans mélancolie, je l'avoue. En entrant dans ce Paradis des Bêtes Illustres, j'ai pu croire que j'aurais du mal à y demeurer quelque temps. Leur bonne grâce, l'intérêt certain qu'elles ont témoigné à me répondre, l'importance des révélations qu'elles m'ont faites, l'harmonie, si peu concevable pour un esprit humain, d'un monde d'immortels, tout cela me manquera lorsque j'en serai loin. On se console difficilement d'un paradis perdu, même quand ce n'est pas le nôtre.

LA COLOMBE. — Votre discours est bien émouvant, mon ami, mais vous auriez dû le réserver pour les derniers adieux ! La journée d'aujourd'hui — puisque nous comptons par jours à cause de vous — doit voir un événement trop remarquable pour que votre attention n'y soit pas consacrée. Une arrivée nouvelle...!

LE VISITEUR. — Sont-elles si rares ?

LA COLOMBE. — Comment ne le seraient-elles pas ! La quantité de Bêtes réunies en ce lieu pourrait tromper un observateur superficiel. Mais si vous voulez bien songer qu'il s'agit de *toutes* les Bêtes illustres depuis l'origine des temps — je suis moi-même une des plus anciennes, malgré les prétentions de certains — vous en conclurez sagement que la célébrité, pour les animaux comme pour les hommes, ne court pas les siècles.

LE VISITEUR. — Qui décide d'un tel honneur ?

LA COLOMBE. — Pour le secteur où nous sommes, *vous*, monsieur !

LE VISITEUR, *stupéfait*. — Moi ?

LA COLOMBE. — Non, *vous*, les hommes, les hommes et les femmes, l'humanité ! Tout animal célèbre à vos yeux a sa place parmi nous.

LE VISITEUR. — Mais l'Araignée de Pellisson m'a dit être montée ici dès sa mort, quand personne ou presque n'avait pu connaître sa vie ?

LA COLOMBE. — « Les hommes » ne signifie pas forcément « les contemporains ». Il suffit qu'une Bête soit appelée à devenir célèbre un jour, si lointain soit-il. C'est un peu difficile à comprendre quand on est encore vivant...

LE VISITEUR. — Du tout ! Vous venez de parler du « secteur » où nous sommes : il y en a d'autres ?

LA COLOMBE. — Comment donc ! Et l'un d'eux est dix mille fois plus vaste, celui des Bêtes Illustres par rapport aux autres Bêtes sans que les hommes en aient eu le moindre soupçon. Vous ne vous imaginez quand même pas que vous êtes seuls à décerner la gloire ?

*Un froissement soyeux aux pieds du Visiteur.*

LE SERPENT DU PARADIS TERRESTRE, *d'une belle voix grave et insinuante*. — Bonjour, monsieur. Dis-moi, Colombe, qui doit arriver tout à l'heure ?

LE VISITEUR, *à part*. — Le Serpent du Paradis Terrestre... Reptile magnifique, plein de séduction, mais les yeux tristes.

LA COLOMBE, *au Serpent*. — Une Hirondelle.

LE SERPENT. — Quelle Hirondelle ?

LA COLOMBE. — Tu sais bien que nous devons tout apprendre des arrivants eux-mêmes.

LE SERPENT. — Il est vrai. La curiosité me presse toujours.

LA COLOMBE. — Elle ne doit pas encore être en vue, les Oies du Capitole n'ont poussé aucun cri. J'irai néanmoins de ce côté.

*Elle s'éloigne d'un coup d'aile.*

LE SERPENT, *à mi-voix*. — Pendant que nous sommes seuls, puis-je vous poser une question, monsieur ?

LE VISITEUR. — Sans doute ! Bien que j'eusse profité avec plaisir de ce moment pour vous interroger moi-même...

LE SERPENT, *toujours à mi-voix*. — Etes-vous marié ?

LE VISITEUR, *amusé*. — Mais oui, comme tout le monde, ou à peu près !

LE SERPENT. — Comme tout le monde ? Que c'est intéressant. *(Confidentiel :)* Et... ça va ?

LE VISITEUR, *avec entrain*. — Mais oui, ça va, ou à peu près aussi ! Cela dépend des jours.

LE SERPENT. — Ah, cela dépend des jours ? Combien de jours environ ?

LE VISITEUR. — Beaucoup de jours ! Une grande majorité de jours !

LE SERPENT, *incrédule*. — Vous parlez de *bons* jours ?

LE VISITEUR. — Naturellement !

LE SERPENT. — Je commence à comprendre pourquoi l'on vous a confié une enquête sensationnelle. *(A mi-voix de nouveau :)* Vous la battez ?

LE VISITEUR, *offusqué*. — Jamais ! Elle s'en irait !

LE SERPENT. — Elle s'en irait — et vous ne la battez pas ?

LE VISITEUR. — Mais je serais très malheureux si elle s'en allait ! Je l'aime.

LE SERPENT. — Ah ! voilà. Décidément, le problème ne s'est pas simplifié depuis...

LE VISITEUR. — Depuis ?

LE SERPENT. — Depuis. Je vous remercie beaucoup, monsieur.

LE VISITEUR. — Puis-je, à mon tour, vous demander quelques éclaircissements sur vous-même ?

LE SERPENT. — Je ne crois pas, monsieur. Cela ne vous serait d'aucun profit. Du moment que vous l'aimez...

LE VISITEUR, *insidieux*. — Je m'en tiendrai donc à votre légende officielle ?

LE SERPENT. — Vous ferez bien. Ma réputation est d'ailleurs si définitivement établie que nulle mise au point n'en saurait modifier un trait. Tant qu'il y aura des femmes du moins. *(Les Oies crient férocement au loin.)* Que se passe-t-il ?

LE VISITEUR. — N'est-ce pas la nouvelle arrivée que saluent les Oies du Capitole ?

LE SERPENT. — Ce sont bien les Oies, en effet, mais ce n'est pas leur cri habituel. Sans être mélodieux, il exprime d'ordinaire un accueil bienveillant.

*Au cri des Oies se mêle un vaste brouhaha qui se rapproche.*

DES VOIX. — Qu'est-ce que cela veut dire ?... — Ce n'est pas une Hirondelle !... — C'est un être humain !... — Une femme !... *(Toutes ensemble :)* Une femme !

LE SERPENT, *épouvanté*. — Que disent-ils ? *Une femme* ?

LE VISITEUR. — Oui, je crois.

LE SERPENT, *très vite, en s'éloignant*. — Permettez-moi de me retirer, monsieur. Mais vous comprenez, une femme, ce n'est pas possible, ce n'est pas possible !

*Le Visiteur est pris maintenant dans la foule des Bêtes.*

LA COLOMBE. — Silence, tous ! Vous l'effrayez, cette petite, elle est toute pâle ! C'est une visite, voilà tout, comme monsieur ! N'est-ce pas, mademoiselle ? Elle n'ose pas répondre, tant vous l'avez émue. Peut-être même la connaissez-vous, monsieur ?

LE VISITEUR. — Nullement, madame, je la vois pour la première fois.

L'OURS DE BERNE, *d'une voix grognonne*. — Ça ne peut pas être une visite, il n'y a pas eu de fusée. On l'a bien vue, elle est sortie des nuages par ses propres moyens. D'ailleurs elle n'a qu'à le dire elle-même : appartient-elle au monde des vivants ou au nôtre ?

*Le brouhaha reprend.*

UNE VOIX. — L'Ours de Berne a raison, elle n'a qu'à le dire !

LA COLOMBE. — Voyons, mademoiselle, ne pleurez pas ainsi. *(Pleine de sollicitude :)* Etes-vous vivante ou morte ?

LA NOUVELLE VENUE, *chantant à travers ses larmes*. — « J'ai vu la vie s'échapper de mes lèvres... »

*Mouvement.*

LA COLOMBE, *soulagée*. — Ah !... Eh bien, il n'y a pas de quoi pleurer, c'est parfait ! Vous êtes venue par erreur !

L'OURS DE BERNE, *protestant*. — Par erreur, allons, voyons ! Depuis que je suis ici, il n'y a jamais eu d'erreur pareille.

LA COLOMBE. — Ni même avant, c'est vrai. *(Sur un ton de défi :)* Et je suis ici depuis les origines.

*Brouhaha.*

UNE VOIX, *de vieille dame posée*. — Je demande la parole.

LA COLOMBE, *empressée*. — Mais certainement ! La parole est à la Tortue d'Eschyle.

*Grand silence attentif.*

LA TORTUE D'ESCHYLE. — Vous savez tous comment je me suis trouvée un jour — jour fatal ! — emportée par un Aigle qui voulait se nourrir de ma chair succulente. Et de quelle façon, jugeant ma carapace trop dure pour être brisée par son bec, il me laissa tomber sur le crâne chauve d'Eschyle qu'il avait pris pour un rocher où miroitait le soleil. Cette méprise doublement criminelle réalisait la prophétie qui avait annoncé que le grand poète périrait de la chute d'une maison. Donc, je tuai Eschyle, à mon vif regret, et me tuai du même coup. Et c'est alors qu'une erreur semblable à celle que vous semblez craindre aujourd'hui a failli se produire ! Nous avions quitté la Terre ensemble, Eschyle et moi, et fait route commune jusqu'à la bifurcation de nos paradis respectifs. Distrait comme tout poète, Eschyle s'engagea dans mon chemin. Un peu lente d'esprit comme toute bonne tortue, j'adoptai le sien sans réflexion. Par chance, quelques cris, non des Oies du Capitole qui ne veillaient pas encore sur nous...

LA COLOMBE, *importante*. — En ces temps reculés, c'était moi !

LA TORTUE D'ESCHYLE. — ... Vos cris, ma chère amie, alertèrent le grand Eschyle. Il me héla de loin dans son langage tragique : « O Testacé volant, Caillou vivant, Couvre-Chef assassin, ma mort ne t'aura pas suffi, tu veux me dérober à présent ma retraite éternelle ! » Je lui répondis poliment : « Vous plaisantez », chacun de nous fit demi-tour, nous nous croisâmes avec un petit salut et tout rentra dans l'ordre. Mais, vous le voyez, mes amis, il s'en est fallu de peu qu'un mortel pénétrât ici par erreur.

*Mouvement.*

L'OURS DE BERNE. — N'en déplaise à la vénérable Tortue d'Eschyle, il s'en est fallu du tout au tout ! Les erreurs qui peuvent se produire dans le *no animal's land* ne sauraient nous atteindre. S'il devait y avoir des erreurs dans ce monde comme dans l'autre, l'éternité ne serait plus vivable.

*Brouhaha.*

LA COLOMBE, *impatiente*. — Alors quoi ? Je vous en supplie, mademoiselle, dominez-vous, faites un effort ! *Qui êtes-vous* ?

LA NOUVELLE VENUE, *chantant*. — « On m'appell' l'Hirondell' du Faubourg !
« Je ne s... »

*Une exclamation générale l'interrompt.*

TOUS. — L'Hirondelle ?... — C'est vraiment l'Hirondelle ?...

UNE VOIX. — L'Hirondelle du Faux quoi ?

L'HIRONDELLE DU FAUBOURG, *chantant.* — « ...du Faubourg ! »

LA COLOMBE, *répétant sans comprendre.* — Du Faubourg. *(Encourageante :)* Qui était ce Faubourg ?

LE VISITEUR. — Permettez...

LA COLOMBE. — Permettez vous-même, monsieur. Par une faveur exceptionnelle, vous assistez à une cérémonie peu commune. J'ai même le sentiment que celle-ci va dépasser toutes les espérances. Mais je vous en prie, pas un mot, pas un geste !

LE VISITEUR, *résigné.* — Bon.

LA COLOMBE, *perdant patience.* — Alors, l'Hirondelle, nous attendons ta réponse. Qui était le Faubourg ? En quoi vous êtes-vous illustrés, lui et toi ?

L'OURS DE BERNE. — Ce n'est pas un homme, un Faubourg : c'est un lieu. Comme Berne. Je suis l'Ours de Berne. Elle peut être l'Hirondelle du Faubourg.

LA COLOMBE, *soupçonneuse.* — Je suis moins gênée par le Faubourg que par l'Hirondelle. Je connais les Hirondelles. Je connais tous les Animaux, vous pensez ! ayant vécu sept mois sur l'Arche sans autre distraction que de voler de l'un à l'autre. Je les connais même par couples, mâles et femelles. Je n'ai jamais vu d'Hirondelle comme celle-ci ! Sans sa robe, elle ressemblerait plutôt furieusement à la femme ou aux belles-filles de Noë !

L'OURS DE BERNE. — Tu exagères, Colombe.

*Mouvement.*

LA COLOMBE, *blessée.* — Quoi ?

L'OURS DE BERNE. — Il y avait sur l'Arche des Animaux qui ont disparu depuis.

LA COLOMBE, *l'interrompant, agressive.* — Et lesquels donc ?

L'OURS DE BERNE. — Les Diplodocus, les Plésiosaures, que sais-je ! On va même jusqu'à les nommer antédiluviens, ce qui est forcément une erreur puisque Noë avait reçu l'ordre de recueillir toutes les espèces.

LA COLOMBE. — Tu vas prétendre que les Diplodocus et les Plésiosaures ont disparu ?

L'OURS DE BERNE. — Oui, Colombe. J'en appelle au témoignage de ceux qui sont arrivés ici après toi.

PRESQUE TOUS. — C'est vrai... Oui, c'est vrai.

L'OURS DE BERNE. — Eh bien, de même que des Animaux ont disparu, d'autres ont pu les remplacer, que tu ignores, que nous ignorons tous.

LA COLOMBE. — En usurpant des noms ?

L'OURS DE BERNE. — Des noms ! Si tu trouves que les hommes sont précis avec les noms qu'ils se donnent ! Calvin s'appelait Jean, comme saint Jean, tu te rends compte. Il y a des croisements aussi. Dis-moi, Hirondelle, qui est ton père ?

L'HIRONDELLE DU FAUBOURG, *chantant.* — « Je ne suis qu'un' pauvre fill' d'amour ! »

*Brouhaha.*

DES VOIX. — De l'Amour ?... — De Cupidon ?... — D'Eros ? Le premier-né des Dieux ?

LA COLOMBE, *de mauvaise humeur.* — Silence ! *(Le brouhaha s'apaise.)* Cette affaire est trop sérieuse pour que tout le monde parle à la fois. Tu es donc une fille de l'Amour. Et ta mère ? Qui était ta mère ?

L'HIRONDELLE DU FAUBOURG, *chantant.* — « ... Un' petite ouvrière... »

*Mouvement.*

LA TORTUE D'ESCHYLE. — Je demande la parole.

LA COLOMBE. — La parole est à la Tortue d'Eschyle.

LA TORTUE D'ESCHYLE. — Mes chers amis, je crois pouvoir apporter quelques lumières sur cette nouvelle venue, puisqu'elle appartient à la mythologie gréco-latine qui est la mienne.

LA COLOMBE, *méprisante.* — Et qui n'est pas la mienne, en effet.

L'OURS DE BERNE, *raisonnable.* — Silence, Colombe.

LA TORTUE D'ESCHYLE. — Pour avoir pénétré dans le crâne d'Eschyle, je connais assez bien le langage tragique. Qualifier une mère de « petite ouvrière » quand on est Hirondelle me paraît tout à fait conforme à ce langage. Quant à Eros, n'oublions pas qu'il est né de l'œuf cosmique, je l'ai entendu dire à Athènes dans la comédie des *Oiseaux. (Insistant :)* Des *Oiseaux* ! Et cosmique ou non, un œuf est un œuf. Le mariage d'Eros et d'une Hirondelle semble parfaitement naturel selon les dieux. Notre nouvelle compagne est ni plus ni moins une demi-déesse ! *(Brouhaha.)* Et dis-moi, mon enfant, quelle a été ta vie ?

L'HIRONDELLE DU FAUBOURG, *chantant :*

« Comm' les autr's j'aurais p't-êt' bien tourné,
« Si mon père, au lieu d'm'abandonner,
« Avait su protéger de son aile
« L'Hirondè-è-lle ! »

*Mouvement.*

L'OURS DE BERNE. — La pauvre petite...

LA TORTUE D'ESCHYLE. — Encore une confirmation, mes amis. « Protéger de son aile ». L'Amour a des ailes, couleur d'azur, de pourpre et d'or !

LA COLOMBE, *un peu ébranlée.* — Vous croyez ?

LE VISITEUR, *suppliant, à mi-voix.* — Madame, un mot seulement...

LA COLOMBE, *brutale.* — Non, monsieur, non !

LE VISITEUR, *navré.* — Bon.

L'OURS DE BERNE. — Hirondelle du Faubourg que veux-tu dire par : « Comme les autres j'aurais peut-être bien tourné ? »

LA TORTUE D'ESCHYLE, *catégorique.* — Tourné dans l'air ! Elle aurait appris à tourner dans l'air ! Vous savez bien que les petits des oiseaux ont besoin d'être soutenus par leurs parents pour apprendre à voler. Je suis sûre qu'elle ne sait pas. Elle n'a peut-être même pas d'ailes. Montre-nous ton dos, petite *(Mouvement de curiosité.)* Vous voyez : des embryons saillants, qu'un œil moins averti que le mien pourrait confondre avec des

moplates humaines. Les ailes se développent l'usage. Et, ne sachant pas voler, elle a été ncapable de se nourrir. Elle n'est pas grasse, a malheureuse. *(Gentiment :)* Montre-nous on poitrail.

*Un murmure effrayé.*

L'Ours de Berne, *pitoyable.* — Oh, qu'est-ce que cela ? Tu as été tuée ?

L'Hirondelle du Faubourg, *chantant.* — « Deux coups de couteau près du cœur, y a plus d'sang ! »

Des voix. — Deux coups de couteau ?... — Elle a été tuée à coups de couteau ?

La Tortue d'Eschyle, *logique.* — Si elle ne savait pas voler, un arc et des flèches étaient inutiles.

L'Ours de Berne. — Vénérable Tortue, elle n'avait besoin de mourir ni par la flèche ni par le couteau ! La mort n'est pas fatalement violente.

La Tortue d'Eschyle. — Parmi des célébrités comme nous tous, mon ami, si, plutôt. Et parmi les demi-dieux c'est plus fréquent encore. On n'en connaît guère qui soient morts dans leur lit. Quand ils n'ont pas succombé à quelque affreux supplice comme Hercule, on les a vus métamorphosés en arbres, en plantes, en...

La Colombe, *illuminée soudain.* — Mé-ta-mor-pho-sés ! Cette Hirondelle a été métamorphosée en fille ! Car toutes tes explications, vénérable Tortue, ne m'ont pas satisfaite. Moi aussi, j'ai des ailes ! Elles n'ont pas plus poussé à l'usage que ta carapace ou la fourrure de l'Ours ! Certes, mon père valait mieux que l'Amour, il a veillé sur mes premiers vols. Mais les plumes, vénérable Tortue, les plumes! Les pattes ! Le bec ! Je vous répète qu'elle a été métomorphosée en fille !

*Un vif battement d'ailes au-dessus de l'assemblée.*

Progné, *d'une voix pointue.* — Pourquoi pas ? J'ai bien été métamorphosée en Hirondelle !

*Exclamation générale.*

Des voix. — Progné !... — Où était-elle ?... — Où étais-tu, Progné ?

Progné, *après s'être posée, et avec une volubilité étourdissante.* — Où j'étais, où j'étais : où vouliez-vous que je fusse ? J'étais avec ma sœur Philomèle, on aurait pu venir me chercher, quand même ! Vous êtes tous extraordinaires, c'est chaque fois la même chose ! Vous me faites rater toutes les arrivées, et jusqu'à une arrivée d'Hirondelle !

La Colombe. — Pardon, j'ai voulu te prévenir, mais tu ne m'as laissé placer...

Progné, *l'interrompant.* — Naturellement, de mauvais prétextes ! La voilà donc, cette Hirondelle, je reconnais qu'elle a de quoi surprendre ! Et celui qui est à côté et qui a bien l'air d'un humain lui aussi, c'est le mâle ?

La Colombe. — C'est notre Visit...

Progné, *l'interrompant.* — Je t'en prie, pas d'explications, je suis au courant ! Mais je n'avais pas encore l'honneur de le connaître, il lui faut sans doute des personnages plus considérables pour son enquête !

Le Visiteur. — Je vous assure, madame...

Progné, *l'interrompant.* — Je vous en prie, je vous tiens quitte, chacun ses goûts, vous n'êtes pas obligé d'aimer les Hirondelles, d'ailleurs je ne vous aurais rien appris qui ne fût déjà dans tous les livres, je ne suis pas de celles qui se plaignent et qui se sentent différentes de leur légende ! J'y ai d'autant plus de mérite, notez-le, que si la mienne est partout, elle ne se ressemble nulle part ! Je suis l'épouse tantôt d'un roi, tantôt d'un fils de Jupiter, tantôt d'un vulgaire charpentier : alors, je ne m'appelle plus Progné, mais Aédon — et allez donc ! Tantôt je suis jalouse d'une belle-sœur, je veux tuer un de ses fils, et je tue le mien ; tantôt je veux venger ma sœur à moi que mon époux a odieusement séduite : quand c'est le charpentier, nous le punissons en le ligotant, en l'enduisant de miel et en l'offrant comme pâture à toutes sortes d'insectes ; quand c'est le roi, je lui donne à manger les membres de notre fils, sans qu'il le soupçonne, naturellement, mais ma sœur Philomèle l'éclaire à la fin du repas en lançant sur la table la tête du cher enfant. Les variantes vont encore plus loin, dans deux versions sur trois c'est Philomèle qui est métamorphosée en Hirondelle et moi en Rossignol ! Là, monsieur, vous pouvez prendre sur le fait les audaces et la légèreté des hommes de lettres, à moins que vous n'en soyez un ou que vous ignoriez les différences qui séparent le Rossignol de l'Hirondelle ; le fait est que, dans mon cas, j'ai un organe assez harmonieux pour égarer l'oreille ! Quant à mon mari, il est devenu tantôt une Huppe, tantôt un Pélican, et mon pauvre petit garçon dévoré, un Chardonneret ou une Huppe lui-même ! Eh bien, je vous laisserai vous débattre dans toutes ces obscurités, je m'en moque ! Mais il me semble que cette nouvelle venue ne manque pas de poser, elle aussi, quelques points d'interrogation ?

*Un soupir collectif d'épuisement.*

La Colombe, *à part.* — Profitons de l'instant où elle reprend son souffle. Figure-toi, Progné, qu'elle se donne pour nom l'Hirondelle du Faubourg, et que...

Progné, *l'interrompant.* — Du Faubourg, quel faubourg ? On n'est pas célèbre en se nommant hirondelle de faubourg, au contraire, ce serait plutôt une variété de l'hirondelle domestique ou hirondelle de cheminée dont les tons sont noir bleuâtre et aurore, mais l'aurore est absente de cette robe de soie noire ; l'hirondelle de fenêtre, elle, a le croupion blanc, et celle-ci n'a pas le croupion blanc ; l'hirondelle de rivage ou de rochers est toute grise, celle des blés grande et brune, celle de Louisiane est bleue, celle de Cayenne et de Guyane a une ceinture blanche, celle du Sénégal dégage une odeur d'ambre gris : que sent-elle, cette petite ? *(Avec un petit rire :)* La violette ! et une drôle de violette, une violette hybride, savonneuse ! D'ailleurs il n'y a de faubourg ni sur les rivages ni dans les rochers ni au milieu des blés, ni au Sénégal, ni à Cayenne, ni en Guyane, ni en Louisiane ! Elle a été métamorphosée en fille, je l'admets volontiers, mais à travers les plus complètes métamorphoses il nous reste toujours quelque chose de notre première nature,

moi, par exemple, je trouvais tout à fait normal que l'on mangeât mes œufs ! et ma sœur Philomèle de sa voix de rossignol lamente perpétuellement le sort affreux que lui a fait subir mon soudard de mari. De fille en hirondelle ou d'hirondelle en fille, le processus doit être le même, non ? Que lui reste-t-il, à celle-ci ? Pondez-vous ? Logez-vous dans un nid ? Poussez-vous encore des cris pour exprimer vos pensées : le cri d'assemblée, le cri du plaisir, le cri d'effroi, le cri de colère, le cri d'alerte ? Regrettez-vous de ne plus gober d'insectes ? Allez-vous dans le Midi l'hiver ? En vous voyant dit-on : Voilà les beaux jours revenus ? *(Irritée :)* Répondez quand on s'intéresse à vous et qu'on vous parle ! Vous m'avez l'air un petit peu impolie, vous savez, et ce n'est pas hirondelle d'être impolie, pas hirondelle du tout ! Qu'est ce que vous avez là, sur la poitrine ?

L'Hirondelle du Faubourg, *chantant :*

« Deux coups de couteau près du cœur y a
[plus d'... »

Progné, *l'interrompant, agacée.* — Je ne vous parle pas de cela ! Des coups de couteau, que voulez-vous que cela me fasse ? Vous n'imaginez pas que vous allez m'impressionner avec des coups de couteau quand j'ai pu faire dévorer mon mari par des mouches ou lui faire manger à lui-même les membres soigneusement découpés de notre fils unique ! Mourir d'un coup de couteau ou d'une piqûre de guêpe qu'on n'a pas avalée assez vite, je vous demande un peu où est la différence ! Non, *là*, ce que vous avez *là*, qui pend autour de votre cou, cette médaille ! Serait-ce la marque d'un oiseleur ? Nous aurions alors la preuve de votre métamorphose !

*Mouvement.*

L'Hirondelle du Faubourg, *chantant*

« Non, c'est l'souvenir de l'homm', du rien
[qui vaille,
« De l'homm' sans cœur qui trompa ma
[maman ! »

Tous. — De l'homme ? D'un homme ?

La Colombe, *outrée.* — Tu n'es pas fille de l'Amour ?

La Tortue d'Eschyle. — L'Amour a pu très bien adopter les apparences d'un homme...

La Colombe. — Pour aimer une Hirondelle ? Vénérable Tortue, votre culture vous égare !

Progné, *l'interrompant.* — Sa prétention surtout !

La Tortue d'Eschyle, *scandalisée.* — Ho !

Progné. — Mais oui, ma vieille, mais oui ! A faire éclater la tête d'un poète tu as perdu la tienne ! Et puis vous êtes tous d'un bavard, d'un bavard ! Dis-moi, toi qui te prétends Hirondelle, cet homme sans cœur, ce rien qui vaille, comme tous les hommes d'ailleurs, qu'était-il ? Un roi, un charpentier ?

L'Hirondelle du Faubourg, *chantant*

« ... Méd'cin en chef... »

La Tortue d'Eschyle. — Ce n'était pas Cupidon, c'était Mercure.

Progné. — Si vous ne faites pas taire c vieux crustacé, je vais m'en charger mo même ! Mercure : idiote ! Les dieux ! Le dieux ! Les dieux n'ont rien à voir, il n'y pas plus de métamorphose dans cette fill qu'en vous tous ! Elle nous apparaît tell qu'elle a toujours été !

La Colombe, *triomphante.* — Je le disai bien, que c'était une erreur !

Progné. — Jamais de la vie, c'est une usur patrice ! Depuis qu'on entre ici comme dan un moulin !

*Brouhaha violent.*

Le Visiteur, *à part.* — Une pierre dans mo jardin.

Une voix, *lointaine et puissante.* — Oho... Oho... ! Oho... !

La Colombe, *répondant.* — Oho... !

Progné, *surprise.* — Un appel du Paradi des Humains ?

La Colombe. — Des Humains Célèbres oui.

Le Visiteur, *à part.* — Toutes les Bêtes s sont figées, l'oreille aux aguets. Progné elle même semble en avoir perdu le souffle. Seule l'Hirondelle du Faubourg paraît n'accorde aucune attention à cette voix fantastique.

La voix. — Oho... !

La Colombe. — Oui, oui : Oho... !

La voix. — Vous m'entendez bien ? Mo je vous entends très bien !

La Colombe. — Moi aussi !

La voix. — Tant mieux !

La Colombe, *impatiente.* — Oui tant mieux Qu'y-a-t-il pour votre service ?

La voix. — Vous êtes les Oies du Capitole

La Colombe. — Mais non, je ne suis pa les Oies ! Je suis la Colombe de l'Arche !

La voix. — Et les Oies ?

La Colombe. — Elles sont à l'entrée, comm d'habitude !

La voix. — Alors pourquoi répondez vous ?

Progné. — Et pourquoi ne répondrait-ell pas ?

La voix, *stupéfaite.* — En voilà une autre Quelle pagaïe !

Progné. — Si c'est pour nous dire dé choses désagréables, vous pourriez aussi bie vous taire ! Nous sommes en train de régle une affaire sérieuse !

La voix. — Et moi donc ! Mais ce que j'a à dire est confidentiel, de portier à portier

Progné, *ironique.* — Tous nos regrets. Ic nous n'avons pas de secrets les uns pour lé autres. Nous ignorons vos institutions votre discipline. Nous sommes des immorte libres ! C'est bien le moins, après vos façon de nous traiter sur la Terre ! Et j'ai que ques moyens personnels de comparaison, m qui ait été femme avant d'être Hirondelle !

La voix, *ahurie.* — Quoi ? Comment ? Qu êtes-vous ?

Progné. — Progné, qui fit dévorer son ma ou qui coupa son fils en morceaux, à votr choix.

La voix, *rassurée.* — Ah bon, oui, je co nais. Eh bien, voici ce qui m'arrive. Il vie de se présenter à la réception un être abs

ment incompréhensible et j'en suis à me mander s'il ne s'est pas trompé de route !

*Surprise générale.*

PROGNÉ. — Chez nous aussi !
LA VOIX. — Tiens ?... Il s'agit d'une fille...
PROGNÉ. — Ici aussi !
LA VOIX. — Laissez-moi donc parler, j'ai ppelé le premier ! Une fille normalement nstituée quoique fort maigre, taille 1 m. 60, heveux décolorés, sourcils dessinés au crayon as, front bas, yeux larmoyants, nez mutin...
TOUS, *l'interrompant.* — C'est la même !
LA VOIX, *incrédule.* — Que dites-vous ?
PROGNÉ, *hurlant.* — Comment s'appelle-elle ?

*Alors, dans l'un et l'autre Paradis, faisant un duo avec elle-même :*

L'HIRONDELLE DU FAUBOURG

« On m'appell' l'Hirondell' du Faubourg !
« Je ne suis qu'un' pauvre fill' d'amour,
« Née un jour d'la saison printanière,
« D'un' petite ouvrière !
« Comm' les autr' j'aurais p't-êt'bien tourné,
« Si mon père, au lieu d'm'abandonner,
« Avait su protéger de son aile
« L'Hirondè-è-lle ! »

TOUS ET LA VOIX LOINTAINE. — Ah...
PROGNÉ. — C'est formidable, c'est formidable, c'est formidable ! De toute ma vie, je n'ai rien entendu de pareil !
TOUS. — Nous non plus !
LA VOIX. — Et moi non plus ! J'ai donc ici la même inconnue que celle que vous avez devant vous ? Avec une robe noire ?
TOUS. — Oui !
LA VOIX. — « Deux coups d'couteau près du cœur y a plus d'sang ? »
TOUS. — Oui !
LA VOIX. — Une médaille autour du cou ?

TOUS, *récitant en chœur*

« Oui, c'est l'souvenir de l'homm', du rien [qui vaille !
« De l'homm' sans cœur qui trompa sa [maman ! »

LA VOIX. — Et à toutes les questions qu'on lui pose, elle répond en chantant par les mêmes formules ?
TOUS. — Oui ! Oui ! Oui !
LA VOIX, *bien scandée.* — Qu'est-ce que cela signifie ? Quel est cet être assez surnaturel pour briguer tous les Paradis à la fois ? Un Humain ou une Bête ?
LE VISITEUR, *éclatant.* — Ah, laissez-moi parler enfin ! Ce n'est ni l'un ni l'autre ! *C'est une Chanson !*
TOUS. — Quoi ?
LE VISITEUR. — *C'est une Chanson !* Elle se moque des questions que vous lui posez, du sort que vous lui réservez, ses larmes vous ignorent, elle ne connaît qu'elle-même ! Voulez-vous qu'à mon tour je vous raconte une légende ? Qui vaut ce qu'elle vaut... Une fille est trouvée blessée une nuit dans une ville. On l'a portée à l'hôpital, on lui donne le lit n° 13. Le médecin-chef l'interroge. Elle répond...

L'HIRONDELLE DU FAUBOURG, *de sa voix dédoublée*

« On m'appell' l'Hirondelle... »

TOUS, *l'interrompant, excédés.* — Assez ! Assez ! La suite !
LE VISITEUR. — Consultant la médaille qu'elle porte au cou, le médecin reconnaît sa fille ! Pris de remords, il s'acharne à la sauver. Mais 40 de fièvre dans le lit n° 13... Il recueille son dernier soupir. Alors, devant tous ses élèves réunis, il avoue sa lâcheté. Un point, c'est tout. Et voilà « L'Hirondelle du Faubourg » !

*Brouhaha.*

LA VOIX. — Qui a parlé ainsi ? Quelle est cette voix nouvelle ?
LE VISITEUR. — Un visiteur anonyme venu de la Terre.

*Arrivée soudaine d'une fusée qui se pose.*

LA VOIX. — Et quel est ce bruit étrange ?
LE VISITEUR. — Celui de la fusée qui va m'emporter dans un instant.
PROGNÉ, *récalcitrante.* — Une chanson ! Pourquoi ne l'avoir pas révélé plus tôt au lieu de nous laisser chercher chercher chercher ?
LE VISITEUR. — Demandez à la Colombe...
TOUS, *ahuris.* — Une chanson ?
LA VOIX, *leur faisant écho.* — Une chanson ?
PROGNÉ. — Mais une chanson n'existe pas !
LE VISITEUR. — Elle existe si bien qu'elle peut être partout, madame, quand nous ne sommes que là où nous sommes !
PROGNÉ. — Une chanson pourrait atteindre à une célébrité encore plus grande que la nôtre ?
LE VISITEUR. — A moins que son auteur ne vous ait pris pour thèmes ! Croyez-vous que, sans les poètes, votre souvenir, sur la Terre ?...

*Murmure.*

PROGNÉ. — L'insolent !

*Quelqu'un s'approche en sifflant « L'Hirondelle du Faubourg ».*

LE VISITEUR. — Entendez-vous ?
PROGNÉ. — Encore un homme ? Une véritable invasion !
LE VISITEUR. — C'est l'un des mécaniciens de la fusée. Il ne sait rien de toute cette histoire, et pourtant...
LE MÉCANICIEN, *s'arrêtant de siffler.* — M'sieurs dames ! *(Confus :)* Evidemment, y doit y avoir une aut' formule ici. *(Au Visiteur :)* Salut, toi !
LE VISITEUR. — Salut.
LE MÉCANICIEN. — T'es prêt ?
LE VISITEUR. — Je suis prêt. Qu'est-ce que tu sifflais à l'instant ?
LE MÉCANICIEN, *surpris.* — Moi ? Rien...
PROGNÉ, *exaspérée.* — L'un dit qu'une chanson est tout, l'autre rien, allez vous y reconnaître !

LE VISITEUR. — Tu sifflais « L'Hirondelle du Faubourg ».

LE MÉCANICIEN, *indifférent.* — Ah oui ?

LE VISITEUR. — Tu permets que je te la présente ?

LE MÉCANICIEN. — Dis, cette fille-là ? Penses-tu ! Elle était drôlement plus mignonne !

PROGNÉ, *vivement.* — Vous l'avez connue ?

LE MÉCANICIEN, *riant.* — Et puis encore ? Non !... Mais je l'imagine...

LE VISITEUR. — Vous voyez !

PROGNÉ, *excédée.* — Rien du tout, je ne vois rien du tout, je ne comprends rien, et je vous prie de nous débarrasser en vous en allant de cette invraisemblable créature !

*Approbation générale.*

LA VOIX, *déférente.* — Voudriez-vous passer aussi par chez moi pour enlever l'autre exemplaire ?

LE VISITEUR. — Inutile...

TOUS, *s'exclamant.* — Oh ! Elle a disparu

LA VOIX, *presque en même temps.* — O elle a disparu...

PROGNÉ ET LA COLOMBE. — Où est-elle ?

LE VISITEUR. — Où ? Dans vos mémoir peut-être... Allons, adieu, tous !

TOUS, *très réservés.* — Adieu.

*Le Visiteur et le Mécanicien s'éloigne La fusée part. Bouche fermée, une vo commence à fredonner « L'Hironde du Faubourg ». Une autre se joint à elle, puis toutes.*

PROGNÉ, *furieuse.* — Ah, c'est trop fo c'est trop fort !

*Tout le monde se tait, un peu honteux. l'on entend au loin :*

LA VOIX, *qui chante.* — Pom pom... Pom po pom... Pom pom pom... Pom...

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

Fondateur : GEORGES OUDARI

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 2me trimestre 1954